

PETITES CHRONIQUES

DE LA SYLVE

CHERCHER
DEVELOPPER
TRANSMETTRE

Au milieu des loups

bulletin annuel de La Sylve
numéro 30 – décembre 2022

LA SYLVE
COYE-LA-FORET



- Le margoteur à Coye-la-Forêt**
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)
- Les oiseaux de nos jardins**
Illustrations de Pierre Ruckstuhl (6,00 €)
- Les oiseaux des forêts, des étangs, des bords de l'eau, des champs et des prés**
Illustrations de Pierre Ruckstuhl (6,00 €)
- Le cordier à Coye-la-Forêt**
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)
- Coye et ses moulins à eau**
Jean Prieux (10,00 €)
- Les petits chanteurs de la Reine blanche**
Jean-Marie Delzenne (8,00 €)
- Henri Romagnesi, président de la Société mycologique de France**
entretien avec Jean-Marie Delzenne
(réédition 2021) (4,00 €)
- La forêt de Coye - Terre d'Histoire et de découvertes**
Maurice Delaigue (réédition 2018) (10,00 €)
- Les commerçants à Coye de 1925 à aujourd'hui (souvenirs d'enfance)**
Jean Prieux (réédition 2016) (8,00 €)
- Toussaint Rose, marquis de Coye, 1615 – 1701**
Raymond Jacquet (8,00 €)
- Louise Potet - Petite histoire d'une centenaire**
témoignage recueilli par Jean-Marie Delzenne
en collaboration avec la municipalité de Coye
(réédition 2021) (4,00 €)
- Les Doutreleau, maîtres de poste à La Chapelle-en-Serval**
Maurice Delaigue (8,00 €)
- Randonnée dans les rues de Coye-la-Forêt**
Jean Prieux (8,00 €)
- Le cinéma et les étangs de Commelles**
Jean-Luc Meyer (7,00 €)
- Autour des lieux-dits de Coye et de sa forêt**
Raymond Jacquet (20,00 €)
- DVD – Coye-la-Forêt, connais ton pays**
Jean-Marie Delzenne & Michel Guignard (10,00 €)

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901
Siège social : Mairie – 60580 Coye-la-Forêt

Henri ROMAGNESI †, président d'honneur
ancien président et secrétaire général de la Société mycologique de France, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris, lauréat de l'Institut

Georgina COCHU †, présidente d'honneur

Jean-Marie DELZENNE, président
Michel GUIGNARD, vice-président
Alain BARDEAU, trésorier
Marie-Alice CUTIER, trésorière adjointe
Danièle LE MEUR, secrétaire

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Alain BARDEAU
Roger BÉTHUNE
Jean-Louis BOURG
Sylvie BRZEK
Marie-Alice CUTIER

Claudie CESCA
Jacqueline CHEVALLIER
Annick COTTEL
Jean-Marie DELZENNE

Pierre DUBOIS
Michel GUIGNARD
Marcel LAUNAY
Danièle LE MEUR

Pierre RICHARD
Régine ROUDIER
Michel SCORZATO
Pierrette SIOLY-CORRE
Muriel WILCOX

Bulletin annuel de l'association La Sylve / numéro 30 – décembre 2022

Éditeur : La Sylve

Directeur de publication : Jean-Marie Delzenne

Comité de rédaction : Yvette Ahmed, Jacqueline Chevallier, Pierre Dubois, Michel Guignard, Muriel Wilcox

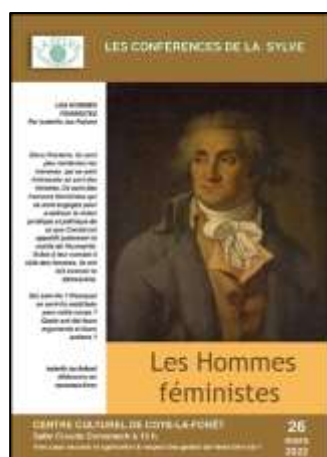
Photo de couverture : Clément Bardot (Wikimedia commons)

Photos : Jacqueline Chevallier, Michel Guignard, Wikimedia commons

Maquette : Patrick Chevillard

Imprimerie : ISIPRINT – La Plaine-Saint-Denis

3 Sommaire



I – La Sylve en 2022

- 4** **Éditorial**
par Jean-Marie Delzenne
- 5** **Le sentier botanique**
par Christophe Galet
- 7** **Les hommes féministes**
par Pierrette Sioly-Corre
Conférence du 26 mars 2022
- 11** **Parmi les loups**
par Jacqueline Chevallier
Conférence du 22 octobre 2022
- 14** **Des traces aux échos d'une révolte : la jacquerie de 1358**
par Jacqueline Chevallier
Conférence du 26 novembre 2022

II – Patrimoines naturel et culturel

- 16** **Sylvette, les abeilles mâles**
par Michel Guillerault-Bonnet
- 20** **De l'utilité de la biodiversité**
par Laurence Vacher
- 24** **L'étang Chapron**
par Jacqueline Chevallier
- 28** **Derrière une gare**
par Michel Rigaux et Carole Védrines
- 33** **Mauriac**
par Jean Golinelli



Œuf d'abeille

Nantes
Manufacture des tabacs

III – Trésors cachés de nos adhérents

- 37** **Paisible tristesse**
par Colette Tournes



Cette année La Sylve a fêté ses 30 ans d'existence.

Créée en 1992 à la suite de la grande exposition organisée en octobre 1991 par la municipalité sur *Les anciens métiers de la forêt à Coye*, sachez que La Sylve, depuis, a fait de son mieux pour remplir le but qu'elle s'était alors fixé, à savoir la mise en valeur de notre patrimoine naturel et culturel.

La Sylve, ce sont trente *Petites Chroniques* avec des centaines d'articles que l'on peut consulter sur notre site : www.lasylve.fr, des dizaines de conférences, un DVD sur *Coye-la-Forêt*, un diaporama sur *Les 4 saisons à Champoleux*, un dépliant sur une *Promenade historique et touristique à travers les rues de Coye-la-Forêt*, l'édition de quatorze *Dossiers* sur des sujets très divers, que l'on peut toujours se procurer auprès de l'association.

La Sylve, ce sont des heures de découverte et d'entretien du sentier botanique de Champoleux, de la source du Bois Brandin ; ce sont des visites de jardins, des échanges de plantes, la restauration du poteau Michelin sur la route des Étangs.

Elle est également adhérente au R.O.S.O (Regroupement des Organismes de Sauvegarde de l'Oise), au Conservatoire d'espace naturel de Picardie et à l'A.P.3F (Union des amis du parc naturel régional de l'Oise et de ses trois forêts).

Ce sont aussi vingt-huit grandes randonnées organisées le troisième dimanche d'octobre rassemblant plusieurs centaines de marcheurs, des marches tous les lundis et jeudis accueillant de nombreux participants, également des Rando+ extra-muros alliant culture et randonnées, et le vendredi des Rando-gym mariant marche et mouvements d'assouplissement.

La Sylve, c'est aussi l'organisation de plusieurs expositions : *Papillons-Insectes animaux de nos forêts*, *Les gravures et cartes postales anciennes de Coye et ses environs*, *Histoire de nos jardins*, *Nature et patrimoine* avec un concours de photos.

Ce sont de nombreux pique-niques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du centre culturel, l'organisation de plusieurs thalassothérapies à La Baule, Bénodet, Cabourg, Douarnenez, la participation à des événements extérieurs comme le Salon des publications d'histoire locale à Lamorlaye ou encore notre contribution à la petite restauration lors du Festival théâtral de Coye-la-Forêt.

C'est aussi *Sylve-infos* qui essaie grâce à toutes et à tous de faire connaître aux adhérents les manifestations dans notre commune et les environs.

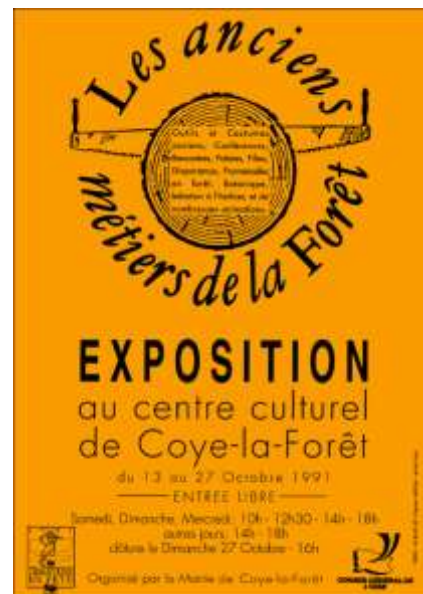
Depuis sa création, La Sylve a essayé d'être présente sur beaucoup de terrains. Son rôle fédérateur permet d'apporter un peu de chaleur humaine dans un monde toujours en mouvement.

Tout cela a été possible parce que des femmes et des hommes se sont mobilisés, ont donné de leur temps pour apporter leur pierre à l'édifice.

La Sylve, c'est toujours des bons moments passés en bonne compagnie.

Alors vive les 30 ans de La Sylve, vive les bénévoles, vive les adhérents !

Qu'elle continue, encore longtemps, son petit bonhomme de chemin !



Par Jean-Marie DELZENNE



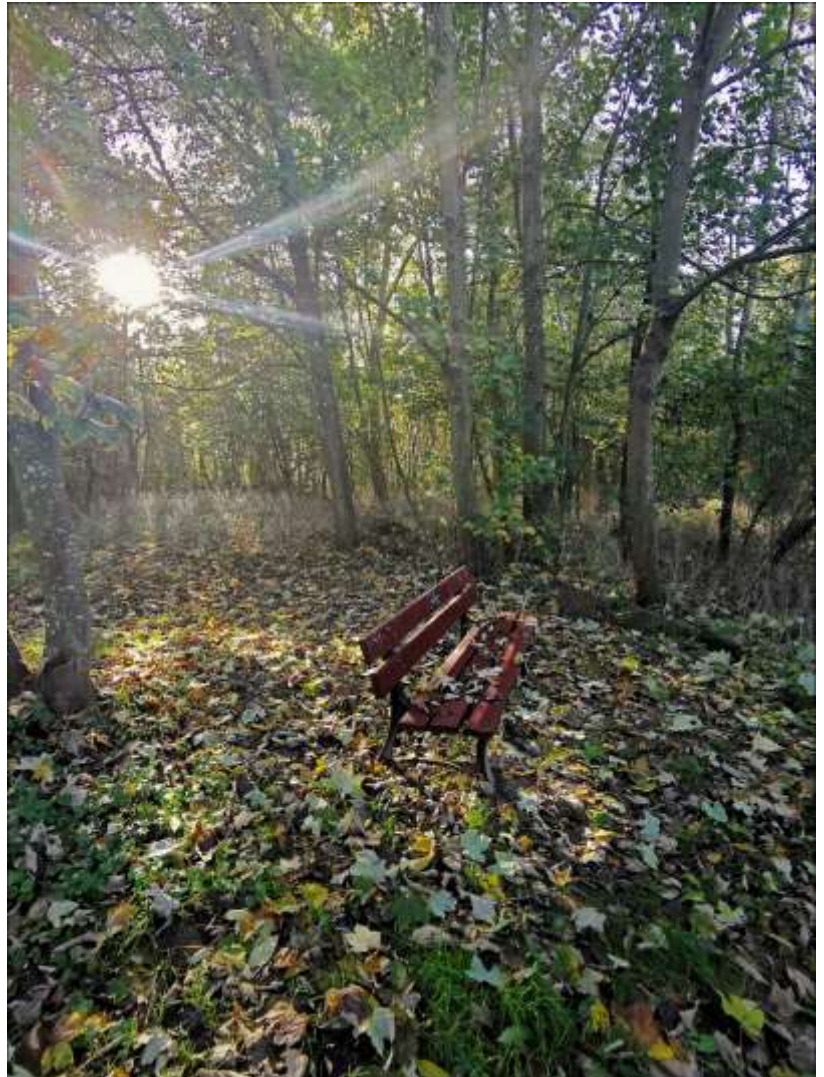
Sentier botanique
de Champoleux

PETITE CHRONIQUE VÉGÉTALE DU SENTIER BOTANIQUE – N° 8

Le sentier botanique de Champoleux vit au rythme des saisons. À travers plusieurs articles, découvrez chacune d'entre elles. Le précédent chapitre était l'été, poursuivons donc par l'automne.

L'automne est la saison du changement par excellence. La cause principale en est l'évolution de la luminosité et la modification des températures, qui déclenchent la transformation complète du monde végétal. Tout commence par la conversion des couleurs, car les feuilles se prêtent au jeu des nuances chromatiques. Après le vert dominant se succèdent le rouge, le jaune ou l'orange, parfois en mélange. Et préalablement ou en même temps la mutation des formes, car les fleurs colorées du sentier se métamorphosent en fruits, prometteurs d'un grand avenir. Ces fruits sont aussi diversifiés que leur mode de dissémination, satisfaisant aussi bien Éole qu'Artémis selon le choix stratégique du végétal.

Mais revenons au début de ce changement. La principale cause de cette métamorphose est l'inclinaison de la Terre et sa rotation autour du soleil qui modifie la quantité de lumière arrivant au sol. Cette photopériode particulière induit la baisse des températures (surtout la nuit) favorisant ainsi la destruction de la chlorophylle, qui donne la couleur verte initiale des



Lumière d'automne sur le sentier botanique

feuilles. Cette dégradation et absence de renouvellement chlorophyllien laisse le devant de la scène à un autre pigment plus stable, jusque-là masqué par la chlorophylle, le carotène qui réfléchit la lumière jaune/orangée. La production automnale d'autres pigments, les anthocyanes, complète cette palette de couleur vers le rouge et le pourpre. Et voilà pour les variations de couleur des feuilles.

La suite de cette modification colorée est la formation d'une zone de fragilité à la



Fruits du Grémil officinal appelé aussi Herbes aux perles

base du pétiole (la partie rétrécie de la feuille qui la relie à la tige), entraînant une lente et définitive séparation entre la feuille et la branche qui la porte. Le vent finira par emporter les feuilles, les unes après les autres, dans un panache coloré. Mais tout n'est pas perdu pour autant, car les feuilles, une fois au sol, se décomposent grâce aux activités des insectes, des champignons et des bactéries qui permettent un retour nourricier pour une nouvelle utilisation par les plantes à la belle saison.

Mais passons aux fleurs. À la suite de leur pleine floraison et de leur indispensable fécondation, une modification s'opère par la croissance de certains organes donnant un fruit à partir du pistil, appareil reproducteur femelle des fleurs. Cette modification de structure va permettre la dispersion et la dissémination des graines afin :

- notamment d'atteindre des habitats propices et favorables au développement des futures pousses ;
- mais aussi de diminuer la compétition entre individus en les disséminant sur un plus large territoire ;
- puis également d'échanger des individus entre populations et donc de favoriser ainsi le brassage génétique dans les populations végétales ;
- et enfin de créer de nouvelles populations, en colonisant de nouveaux milieux.

Et ces différents modes de dispersion des graines font appel :

- au vent, ou anémochorie chez 90 % des espèces végétales ;
- à un mécanisme propre à l'espèce, ou autochorie, notamment lorsque les graines sont projetées à plusieurs dizaines de centimètres de la plante ;
- à l'apesanteur, ou barochorie comme chez les chênes ;
- à l'eau, ou hydrochorie, notamment bien sûr pour les plantes aquatiques ;
- et enfin aux animaux, ou zoochorie, permettant une dissémination des graines sur de grandes distances, principalement à l'intérieur du tube digestif (ou endozoochorie) ou grâce aux poils ou aux plumes des animaux (ou épizoochorie).

En conclusion, l'automne ne doit pas apparaître à nos yeux comme une saison nécrologique mais bien comme une saison pleine d'avenir pour les générations futures, mais aussi pour celles encore en place leur permettant de résister à la prochaine saison qui s'annonce : l'hiver.

Par Christophe GALET

LES HOMMES FÉMINISTES

Conférence de La Sylve par Isabelle Joz Roland,
le 26 mars 2022

La Sylve a invité Isabelle Joz Roland, historienne agrégée d'histoire ayant enseigné au lycée Évariste Galois de Beaumont-sur-Oise et se consacrant à l'écriture de romans historiques qui mettent en valeur les histoires locales, toujours en lien avec les grands évènements nationaux.



C'est la troisième fois que La Sylve invite Isabelle Joz Roland. En 2018, le sujet de sa conférence était l'aventure des premières femmes médecins d'Écosse, venues à l'abbaye de Royaumont en décembre 1914 pour y installer un hôpital auxiliaire tout près du front.

En 2019, elle nous a parlé d'une découverte archéologique récente (2004) et tout à fait inattendue dans le parc du château de Baillet dans le Val-d'Oise : des morceaux de statues gigantesques provenant du monument soviétique érigé à Paris pour l'exposition universelle de 1937.

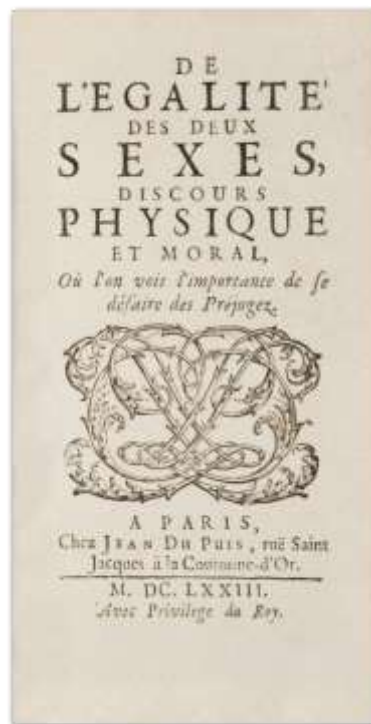
Aujourd'hui, elle nous présente les "hommes féministes".

Qu'est-ce que le féminisme ?

Le féminisme est la lutte contre le patriarcat. On peut estimer que la domination de l'homme sur la femme date de la sédentarisation. Les femmes jusqu'alors, tout comme les hommes, chassaient, cueillaient, pêchaient, se déplaçaient pour assurer leur subsistance et, de ce fait, faisaient peu d'enfants ; lorsque s'installent les premiers villages, il y a un changement majeur dans la vie des femmes et les hommes comprennent quel est leur rôle dans la procréation : ce sont eux les créateurs, comme Dieu, ils sont donc supérieurs ; ce qui jusque-là donnait une supériorité à la femme

s'est transformé en infériorité. Puis au fil des siècles, la femme est devenue celle par qui tous les malheurs arrivent ; parfois diabolisée, le patriarcat la soumet, la "domesticalise" (*domus* : maison) et la laisse dans l'ignorance. Mais, malgré leur position dominante, certains hommes se sont engagés pour les droits des femmes.

Un précurseur



Écrit de François Poullain de La Barre

François Poullain de La Barre (1647-1723) est un écrivain philosophe cartésien et féministe français. Convaincu de l'injustice faite aux femmes, il rédige de nombreux textes de philosophie sociale qui dénoncent les préjugés sexistes envers les femmes au XVII^e siècle. On lui doit la célèbre maxime : « L'esprit n'a pas de sexe ». Simone de Beauvoir le cite en tête de son livre *Le deuxième sexe* : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie. »

Dans son ouvrage *De l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*, François Poullain ironise sur différents points de vue sexistes

répandus chez les grands philosophes, depuis Aristote jusqu'à son époque ; par exemple il réfute l'idée selon laquelle la femme serait inférieure à l'homme au motif qu'elle a moins de force physique. Ce n'est pas un argument valable : l'éléphant est plus fort que l'homme !

La philosophie des Lumières

Au XVIII^e siècle, l'existence de salons tenus par des femmes (les cafés leur étant interdits) sont révélateurs des mutations sociales et intellectuelles de l'époque : s'y côtoient noblesse de cour et bourgeoisie, scientifiques, écrivains, artistes, ainsi que des étrangers de passage. Les salons de **M^{me} Geoffrin**, femme d'esprit issue de la bourgeoisie, **M^{me} du Châtelet**, femme de sciences, mathématicienne et physicienne, ou **Louise d'Épinay**, femme de lettres, montrent l'importance que prennent les femmes dans le paysage culturel.

Les salons sont fréquentés par des philosophes comme Montesquieu, Diderot, Rousseau, d'Alembert ; on y discute de l'actualité de l'époque et on commente les dernières créations, littéraires, scientifiques ou artistiques.

Ayant pour but de promouvoir la raison et la liberté humaine contre l'obscurantisme, le mouvement philosophique des Lumières (1687-1815) ne pouvait éviter de s'interroger sur la place des femmes, qui composent plus de la moitié de l'humanité.

Parmi les philosophes des Lumières, il convient de citer particulièrement :

Montesquieu – Les femmes seraient égales aux hommes si l'éducation l'était aussi. Dans *Les Lettres persanes*, il dénonce la situation des femmes : elles vivent dans un sérail, réduites à l'état d'objet, privées de liberté.



Voltaire – Dans le pamphlet satirique *Femmes, soyez soumises à vos maris*, il aborde la question de l'inégalité des femmes vis-à-vis des hommes et de leur dépendance par rapport à leur conjoint.

Pour **Rousseau** en revanche, la femme doit plaire à l'homme, toute son éducation doit viser à cela.

La Révolution française et les femmes

Bien qu'elles soient exclues des assemblées politiques, les femmes sont très actives pendant la Révolution ; certaines d'entre elles se réunissent dans des clubs pour porter des revendications. Une femme se démarque nettement pour ses prises de position : **Olympe de Gouges**. Femme de lettres et révolutionnaire, elle publie la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* pour répondre à l'Assemblée constituante qui exclut les femmes des droits de cité. Le texte prône l'émancipation de la femme et l'égalité totale et inconditionnelle entre les deux sexes. (Elle sera guillotinée en 1793, car jugée trop proche des Girondins).

Majoritairement les révolutionnaires ont été contre le droit des femmes, ils estiment que ce n'est pas leur rôle de se mêler de politique. Une exception notable : **Nicolas de Condorcet** (1743-1794), mathématicien, politicien libéral et acteur important de la Révolution. Il se fait le défenseur de l'égalité entre l'homme et la femme. Il est l'un des précurseurs de la bataille pour l'obtention du droit de vote des femmes avec la publication du texte *De l'admission des femmes au droit de cité* en 1790.

« Tous n'ont-ils pas violé le principe d'égalité en privant la moitié du genre humain de celui de concourir à la formation des lois, en excluant les femmes du droit de cité. »

S'inspirant de la philosophie des Lumières et de l'esprit de la Révolution française, il faut signaler le philosophe et romancier britannique **William Godwin** (1756-1836) : écrivain aux pensées anarchistes et libertaires, il rencontre Marie Wollstonecraft, féministe britannique qui étudie le français et fréquente des cercles littéraires londoniens où l'on débat du rousseauisme et des idéaux de la Révolution française ; elle publie en 1792 *Défense des droits de la femme*. Cet ouvrage, ainsi que l'audace de sa vie, font d'elle un précurseur du féminisme et de la libération sexuelle. Son indignation sociale séduit W. Godwin qui partage ses idées. Cependant, bien qu'il soit lui-même l'auteur d'un violent pamphlet contre le mariage, il l'épouse lorsqu'elle est enceinte car il ne veut pas que son enfant souffre des embarras de l'illégitimité. Hélas Mary meurt en donnant naissance à une petite fille, Mary Godwin, qui deviendra plus tard Mary Shelley.

Avec la Révolution, les femmes n'obtiennent toujours pas le droit de vote, mais acquièrent cependant quelques droits : égalité dans l'héritage, laïcisation de l'état civil et du mariage et, par voie de conséquence, loi sur le divorce qui peut se prononcer par consentement mutuel.

Mais arrive le XIX^e siècle, pas très favorable aux femmes, et c'est un recul considérable : le code civil (dit *code napoléonien*) publié en 1804 consacre, au nom de la famille, la supériorité du père par rapport à la mère et affirme l'inégalité de l'homme et de la

femme, notamment par rapport à l'adultère ; il restreint les possibilités de divorcer, fixant des conditions limitées et pénalisantes pour les époux. Puis la Restauration réaffirme l'indissolubilité du mariage.

Les socialistes utopiques

Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825) – Économiste et philosophe, il bâtit une doctrine prônant le progrès de

l'humanité par les sciences et propose de créer les conditions inédites d'une société nouvelle, fraternelle et pacifique. Si Saint-Simon lui-même n'est pas à proprement parler féministe, ses idées de progrès participent au regain du féminisme qui se produit au cours des années 1830.

Prosper Enfantin (1796-1864) – Réformateur social français, il est le chef de file du mouvement saint-simonien. « C'est par l'affranchissement complet des femmes que sera signalée l'ère saint-simonienne ».

Charles Fourier (1772-1837) – On lui attribue le mot "féminisme" qui apparaît vers 1830. « Le mariage est le tombeau de la femme, le principe de toute servitu-

de féminine qui ruine le bonheur de la société toute entière. Partout où l'homme a dégradé la femme, il s'est dégradé lui-même. »

Victor Considérant (1808-1893) – C'est un disciple de Fourier. Quand en 1848, le droit de vote est accordé à tous les hommes, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux

Petit florilège de la pensée misogyne

« Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme, et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme. »

Pythagore

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité ;
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne.

Molière dans *L'école des femmes* : Propos du vieil Arnolphe à Agnès, sa jeune épouse

« Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde... » et encore « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà le devoir des femmes. »

Rousseau - dans *L'Émile ou De l'éducation*

« La femme ne peut être que ménagère ou courtisane » et encore « Une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon. »

Proudhon

instruits, les femmes demandent à être englobées dans le suffrage universel. Des neuf-cents membres de l'Assemblée constituante, Victor Considérant est le seul à soutenir les prétentions féministes et à proposer que les femmes puissent exercer leurs droits politiques.

Les républicains

Victor Hugo – Il est lui aussi un défenseur de la cause des femmes : « Le XVIII^e siècle a proclamé le droit de l'homme, le XIX^e proclamera le droit de la femme [...] parmi les meilleurs républicains, parmi les démocrates les plus vrais et les plus purs, bien des esprits excellents hésitent encore à admettre dans l'homme et dans la femme l'égalité de l'âme humaine et, par conséquent, l'assimilation, sinon l'identité complète des droits civiques. » (1853)

Léon Richer (1824-1911) – Journaliste libre-penseur et féministe : « La femme est au point de vue intellectuel notre égale, elle l'a prouvé toutes les fois qu'elle a été mise dans les conditions de le faire. Si, de nos jours, elle marche loin derrière nous, cela tient uniquement à ce qu'elle a été tenue à l'écart de tout ce qui pouvait élargir son esprit. »



Léon Richer caricaturé par André Gill 1878

Camille Sée (1847- 1919) – Juriste et homme politique, il est le promoteur de l'enseignement secondaire pour les jeunes filles ; il œuvre à la création de l'École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres qui forme les enseignantes du secondaire.

Ferdinand Buisson (1841-1932) – Dreyfusard, il participe à la création de la Ligue des droits de l'homme dont il est le président de 1914 à 1926. Député de 1902 à 1914, il est un ardent défenseur du droit de vote des femmes qu'il ne parvient cependant pas à faire adopter.

Pourquoi ces hommes ont-ils choisi le combat féministe ?

Comment expliquer que malgré la position favorable à l'homme dans la société, certains d'entre eux sont prêts à abandonner leurs privilèges afin de se battre pour et à côté des femmes ? Le plus souvent ils ont été au contact de femmes fortes – mères, sœurs, amies, amantes, épouses – qui leur ont permis de mettre en lumière les discriminations qu'elles subissent au quotidien. Ils sont eux-mêmes très mal perçus, "traîtres à leur sexe". Des écrivains comme Flaubert, Alexandre Dumas, Émile Zola ou Octave Mirbeau les appellent des « vaginards ». Pourtant il faut souligner que le féminisme n'est pas un combat d'un sexe contre l'autre, c'est un combat en vue de l'égalité, tout comme l'antiracisme.

Isabelle Joz Roland poursuit sa conférence en évoquant les combats féministes du XX^e siècle, depuis les luttes des suffragettes pour l'obtention des droits civiques jusqu'aux mouvements mixtes, tels que le planning familial créé en 1960, le manifeste des 331 médecins (hommes et femmes) déclarant avoir pratiqué des avortements illégaux et le MLAC (mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception) créé en 1973, toutes ces luttes devant aboutir à un certain nombre de progrès : droit de vote pour les femmes en 1944 ; dans les années 60, autorisation pour les femmes mariées de travailler et d'ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de leur mari ; en 1970, remplacement de l'autorité paternelle par l'autorité parentale partagée ; légalisation de la contraception et de l'avortement par la loi Veil en 1975. Pour finir sont évoqués les mouvements contemporains car la lutte n'est jamais terminée !

Les hommes féministes ne sont pas nombreux au cours de l'histoire mais ils n'en ont que plus de mérite. Leur ralliement à la cause des femmes résulte d'une réflexion plus large sur l'être humain, la culture et la logique. C'est un combat humaniste.

Par Pierrette SIOLY-CORRE

AU MILIEU DES LOUPS

Conférence de La Sylve par Virginie Boyaval,
le 22 octobre 2022



Nous connaissons Virginie Boyaval, éthologue (scientifique étudiant le comportement des animaux sauvages dans leur milieu naturel), que La Sylve a déjà invitée pour deux conférences, la première, très émouvante, sur les blaireaux et la deuxième, non moins intéressante, intitulée « L'évolution des animaux, du Jurassique à nos jours ». Cette fois, elle nous emmène sur la trace du loup.

Après avoir rappelé qu'elle a fondé l'association Meles (*), centre de sauvetage pour les animaux sauvages blessés et centre d'études et de sauvegarde du blaireau européen, Virginie Boyaval évoque son intérêt très ancien pour le loup. Elle avait une douzaine d'années quand elle avait fait passer au collège une pétition en faveur du retour du loup en France, au grand dam

chassés ; dans le but de les exterminer, des battues étaient organisées avec des primes accordées pour chaque loup tué. On estime qu'il y avait 5000 loups en Picardie au XIX^e siècle. Mais ils ont complètement disparu du territoire national dans les années 1930. Il existe plusieurs espèces de loups, plus ou moins gros ; celui qui s'est réinstallé en France depuis les années 1990 nous vient d'Italie, c'est le loup gris, *canis lupus* ; on le trouve dans les Alpes et les Pyrénées, mais il a été aperçu dans notre région, au nord de Beauvais, également en forêt de Compiègne, où cependant il n'est pas établi. Très mobile, le loup peut parcourir 60 km en une nuit. Lorsqu'il est en dispersion, le loup peut faire jusqu'à 2000 km à la



Dent de loup du Magdalénien exposée au Muséum de Toulouse

de certains, car les contes et légendes, la culture d'une façon générale, présentent traditionnellement cet animal comme étant féroce et dangereux et il continue à faire peur.

En France les loups ont longtemps été persécutés, piégés, empoisonnés,



Crâne de Loup, Magdalénien



recherche d'une femelle et d'un nouveau territoire. On estime à moins d'un millier le nombre de loups aujourd'hui présents en France, ils sont plus de deux mille en Espagne.

Aujourd'hui espèce protégée, ils sont encore l'objet de persécutions – en 2021 un loup braconné a été pendu, sanguinolent, devant une mairie pour protester contre sa présence sur notre territoire – alors que dans d'autres pays, en Europe centrale notamment, l'homme accepte de cohabiter avec le loup et lui laisse sa place. Dans le parc national des Abruzzes, les chasses au loup, au lynx et à l'ours sont interdites depuis 1972. Virginie Boyaval nous présente des petits films qu'elle a réalisés dans cette très belle région montagneuse, « paradis des animaux », où elle est partie sur la piste du loup : pour le repérer il faut chercher les indices que sont les touffes de poils, les empreintes, les excréments, les herbes foulées, sachant que les loups marchent droit les uns derrière les autres, à la queue-leu-leu (alors que les chiens vont en zig-zag).

Il faut savoir que tous les chiens d'aujourd'hui, depuis le berger allemand jusqu'au chihuahua, ont un ancêtre commun, qui était sur Terre il y a 800 000 ans. Les

hommes préhistoriques avaient domestiqué le loup qui leur servait d'auxiliaire. Aujourd'hui, on distingue le loup du chien-loup par le fait que le loup a des oreilles nettement plus petites, la queue plus courte et touffue, les dents plus grosses, la mâchoire plus puissante.

Comme à son habitude, Virginie Boyaval nous présente des ossements (des crânes de différentes espèces de canidés), des empreintes qu'elle a réalisées elle-même sur le terrain (avec du plâtre à prise rapide, précise-t-elle) et, ce qu'elle affectionne particulièrement, des crottes. Celles du loup ont la particularité de contenir des poils (de marmotte, de biche ou de sanglier) et des débris d'os, car le loup possède une mâchoire particulièrement puissante qui lui permet de briser les os d'animaux beaucoup plus gros que lui, notamment ceux des grands mammifères herbivores.

Pour finir, Virginie Boyaval nous parle de Marcos Rodriguez Pantoja, qu'elle a



Crottes de loups

voulu rencontrer et qui lui a raconté son histoire extraordinaire : orphelin par sa mère, et abandonné par son père alors qu'il n'a que sept ans, il est confié à un vieux berger vivant en ermite dans la Sierra Morena. Le vieil homme lui apprend à traire les chèvres, bien sûr, mais

aussi à faire du feu, chasser le lapin, pêcher dans les rivières, braconner. À la mort du berger, l'enfant se retrouve seul, mais il ne veut pas retourner parmi les humains où il a été trop maltraité. Isolé dans la nature, privé de tout contact, il perd l'usage du langage et se met à imiter les animaux et à communiquer avec eux, apprenant à aboyer, gazouiller, hurler et hululer. Il trouve abri et protection dans une tanière auprès des loups qui l'ont adopté et parmi lesquels il a grandi. Il raconte également s'être lié à des renards et à des serpents. Il a vécu ainsi pendant douze ans.

Mais en 1965, alors qu'âgé de dix-neuf ans, il vivait vêtu d'une peau de bête et entouré d'animaux sauvages, il est repéré et en quelque sorte capturé par la Guardia Civil, la police espagnole, et ramené de force dans le village le plus proche. Un prêtre essaie de lui (ré)apprendre à parler, à s'habiller et à manger correctement. En vain. Par exemple, il était incapable de dormir dans un lit, il préférait toujours se coucher par terre. Par la suite, il a vécu dans des couvents,

des maisons abandonnées, des foyers de jeunes travailleurs, partout en Espagne. Il a fait quantité de petits boulots sur des chantiers, dans des bars, des discothèques ou des hôtels. Il a été volé et exploité. Les gens ont profité de sa solitude et de son inadaptation. Quand il parlait de son enfance, personne ne voulait le croire, on le prenait pour un fou, un idiot ou un ivrogne.

Cette histoire incroyable et pourtant véridique a inspiré le film « *L'enfant loup* » de Gerardo Olivares, sorti en 2010, dans lequel Marcos Pantoja apparaît brièvement. Depuis, il est devenu une célébrité ; après des années à être humilié, il est enfin pris au sérieux. Né en 1946, aujourd'hui âgé de 76 ans, Marcos Pantoja réaffirme qu'il était heureux avec les loups, qu'il regrette ce temps-là et qu'il ne s'est jamais vraiment réadapté à la vie parmi les humains.

Par Jacqueline CHEVALLIER



Canis lupus occidentalis (étapes de la croissance) illustration : Miren Leyzaola

* Meles est le nom latin du blaireau.

LA GRANDE JACQUERIE

Conférence de La Sylve par
Gaëtan Bonnot,
le 26 novembre 2022

La révolte paysanne de 1358 – qu'on a appelée par la suite "La grande Jacquerie" – se caractérise par son ampleur, sa soudaineté, sa brièveté contrastant avec son extension géographique. Gaëtan Bonnot – qui vient de soutenir sa thèse intitulée "Des traces aux échos d'une révolte : étude sur la jacquerie de 1358" – revient sur ces événements qui ont eu lieu à la fin du Moyen Âge, principalement dans l'Oise.

Le terme de jacquerie vient du sobriquet attribué de façon péjorative aux paysans qui ne portaient qu'une veste courte appelée la jacque (cf. mot dérivé jaquette), tout comme en 1789 on désignera les révolutionnaires par leur habit (les sans-culottes). Dès 1380, par extension, on a appelé jacquerie toute forme d'insurrection paysanne.



Sente de la Jacquerie (Saint-Leu-d'Esserent)



La bataille de Meaux, où les Jacques furent défaits
Les chroniques de sire Jean Froissart

La révolte de 1358 intervient dans un contexte de crise multiple : crise politique et dynastique, crise démographique et économique dix ans après les ravages causés par la peste noire, et surtout crise sociale avec de fortes tensions et de nombreuses contestations. Traditionnellement, dans la société médiévale, la noblesse, vivant du labour des paysans, a pour fonction d'assurer la protection des populations et elle doit justifier son statut social par sa bravoure sur les champs de bataille ; or avec la guerre entre l'Angleterre et la France depuis 1337, la soldatesque (Anglais, Français ou Navarrais) parcourait les campagnes en tout sens, vivant *sur le pays*, c'est-à-dire pratiquant des réquisitions de toute sorte, pillages, rançons, razzias, provoquant une grande insécurité et un climat d'exaspération. Ainsi la paysannerie pouvait-elle estimer que la noblesse ne remplissait plus sa mission qui était de la protéger, ce sentiment étant aggravé par le fait que précisément pour faire la guerre, le pouvoir prélevait beaucoup d'impôts. Or la France accumulait les défaites, notamment

celle de Poitiers en 1356 où le roi, Jean II, est fait prisonnier des Anglais.

Pourtant ce n'est pas le pouvoir royal qui est contesté mais très précisément le pouvoir nobiliaire, la noblesse ayant perdu son prestige et peut-être même sa légitimité aux yeux de la paysannerie. L'insurrection éclate brutalement à Saint-Leu d'Esserent le 28 mai 1358, avec à sa tête un certain Guillaume Carle, nommé Jacques Bonhomme par les chroniqueurs. Elle se propage comme une trainée de poudre, dans l'Oise, le long de la vallée du Thérain, jusque dans le Beauvaisis, mais également en Île de France, Champagne, Artois, Normandie, avec un embrasement des populations rurales qui s'attaquent aux châteaux. Les chroniqueurs contemporains, et souvent les historiens à leur suite, décrivent la révolte avec horreur sous le terme d'« effrois », Jean Froissart qualifiant les émeutiers de « chiens enragés » et dressant un catalogue effrayant des violences antinobiliaires qui, selon lui, se déchaînent dans le pays.

Le mouvement s'arrête le 10 juin, avec son écrasement à Meaux par les troupes du Régent, et par celles de Charles II de Navarre à Mello où le meneur de la révolte est supplicié et décapité. Si la grande Jacquerie a été violente, la contre-jacquerie l'a été bien plus

encore, les nobles ayant exercé leur vengeance avec beaucoup de cruauté et fait régner la terreur dans les campagnes pendant de nombreux mois, au point que le pouvoir royal a été obligé d'y mettre un terme.

L'historien dispose de sources abondantes permettant d'objectiver les connaissances : les registres de chancellerie et les chartes royales*. Contrairement aux idées reçues, il apparaît que le mouvement n'était pas complètement homogène et ne comportait pas que des paysans, mais également des petits officiers, quelques éléments de la petite noblesse ou du clergé, ainsi que des artisans et des commerçants. Par ailleurs les descriptions des atrocités commises par les Jacques sont excessives, les émeutiers le plus souvent se contentant de détruire les châteaux sans se livrer aux massacres que leur prêtent les chroniqueurs.

Son souvenir a été ravivé et en quelque sorte réhabilité dans les années 1950 par Maurice Dommanget, instituteur, syndicaliste révolutionnaire. Quelques municipalités de l'Oise ont voulu en rappeler la mémoire en donnant le nom de Jacquerie à des lieux de leur commune, places ou rues.

Par Jacqueline CHEVALLIER

* Les registres ont été numérisés et sont librement consultables sur le site : <http://himanis.huma-num.fr/app/>



LA CHRONIQUE DE SYLVETTE III, REINE DE LA RUCHE (Chapitre VI)

Amis des abeilles, dans les précédents numéros des petites chroniques de La Sylve, je vous ai raconté comment se passait l'hiver dans ma ruche, comment j'y ai pris le pouvoir, comment j'ai essaimé, comment maladies, parasites et autres fléaux nous menacent, comment mes ouvrières fabriquent le miel et comment ne pas vous faire avoir lorsque vous achetez ce produit. J'ai pris conscience que mes chroniques privilégiaient presque uniquement le sexe féminin (le féminisme est dans l'air du temps, n'est-ce pas ?), comme si les mâles *apis mellifera* ne jouaient qu'un rôle mineur dans la vie de ma ruche.

Suite à une revendication insistante de la CGAM (Confédération des Géniteurs Apis Mellifera), j'ai accepté de donner

la parole à son Secrétaire général qui vous racontera, mieux que moi, la vie de ceux qu'on appelle « les faux

bourdons », qui, en effet, ne sont pas de la famille de ces gros velus bourdonnants que vous nommez ainsi.

Nous, les mâles *Apis mellifera*

Amis de la ruche, je tiens tout d'abord à remercier la reine Sylvette III d'avoir bien voulu me donner la parole pour vous informer de la situation peu envieuse des mâles *apis mellifera*.



Une ouvrière
photo : Ken Thomas (Wikimedia Commons)

D'abord notre nom : le simple fait d'avoir un abdomen plus arrondi, une tête plus velue et d'être deux fois plus lourds que les ouvrières nous vaut d'être communément appelés « faux bourdons ». D'abord nous ne sommes pas de la même famille que

ces grosses abeilles sauvages très poilues, et surtout il n'y a vraiment rien de faux chez nous. S'il vous plaît, appelez-nous « abeilles mâles » ou « *abeillauds* », ce qui est nettement plus seyant et plus flatteur !



Une reine

Qui sommes-nous ? Sans vouloir vous apitoyer, sachez que nous sommes tous orphelins de père. Nous sommes les fils de

la reine... mais nos œufs ne sont pas fécondés. La reine pond les mêmes œufs que pour nos sœurs ouvrières. Pour nous, les alvéoles sont un peu plus grands mais par contre, pas de sperme fertile qui nous féconderait. Bref, nous n'avons que seize chromosomes issus de notre mère alors que les ouvrières en possèdent trente-deux (dont dix millions de gamètes mâles identiques par œuf, qui en font vraiment des sœurs). Nourriture commune – quelques jours de gelée royale, puis bouillie de pollen mélangé à du miel – pour nous amener à l'éclosion. Nous ne sortons de notre berceau alvéole qu'au bout de vingt-cinq jours, et donc nous y restons quatre jours de plus que les ouvrières et neuf de plus que les futures princesses royales. Nos sœurs ouvrières nous nourrissent les premiers jours. Ensuite, nous puisons directement dans les réserves de miel.



Un faux bourdon en vol
photo : Waugsberg (Wikimedia Commons)

Non seulement orphelins, mais nous sommes moins bien équipés que nos sœurs ouvrières. Nous ne possédons pas de dard pour nous défendre. Vous n'avez rien à craindre de nous. Par contre nous sommes à la merci de toutes les agressions. Et ce n'est pas tout ! Les *abeillauds* ne possèdent pas de glandes cirières (cela aurait pu nous permettre d'aider à la construction des alvéoles), pas non plus de corbeilles creusées dans les pattes pour amasser du pollen. Plus handicapant encore, nous avons une langue plus courte

que nos sœurs, ce qui rend évidemment le butinage beaucoup plus difficile. Vous imaginez déjà les problèmes que vont poser nos besoins alimentaires. Certains diront que nous ne sommes pas équipés de tout ce qui est inutile à notre mission principale, à savoir le sexe et la reproduction. Nous y reviendrons.

Restons positifs, avec quelques équipements supérieurs à ceux de nos sœurs. D'abord nos yeux qui sont deux fois plus grands que ceux des ouvrières et dotés de 8600 facettes (contre 6900 pour elles) Quelle utilité ? Eh bien, par exemple, cette super-vue permet de mieux renseigner la ruche sur des lieux favorables au butinage. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est au moment de l'essaimage que le nombre d'*abeillauds* dans la ruche est au plus haut. Partir avec beaucoup de mâles est un atout appréciable. Nous possédons également des antennes plus longues contenant dix fois plus de récepteurs olfactifs. Cet odorat surdéveloppé permet principalement de repérer les jeunes reines vierges en recherche de princes charmants. En outre nos muscles de vol sont mieux développés que ceux des abeilles – normal puisque nous sommes plus lourds, mais c'est également très utile lors des fortes chaleurs de l'été lorsqu'il faut ventiler de l'air pour rendre la vie supportable dans la ruche. À mettre également à notre actif ce fait souvent méconnu – certains chercheurs ont observé notre rôle lors de l'éducation des jeunes abeilles dans les premiers jours de leur existence : même si la tradition nous réduit à notre fonction reproductrice, il se trouve que nous stimulons l'activité des ouvrières, car des études ont constaté que, sans les *abeillauds*, la production de miel peut être réduite de 20 à 30 %. Ce n'est pas négligeable. Il faut que ça se sache !

Formellement, notre rôle premier est la reproduction. Surtout pas de relations incestueuses avec nos sœurs ouvrières qui n'ont pas le droit de pondre (sauf des œufs non fécondés dans certaines circonstances, s'il n'y a plus de reine dans la

ruche). Et pas de relation sexuelle avec notre mère, bien entendu.

Nous atteignons la maturité sexuelle quinze jours après notre naissance. Notre population dans la ruche dépasse rarement les 200 individus.



Le pénis d'un abeillaud en éversion
photo : Michael L. Smith (Wikimedia Commons)

Il nous faut donc trouver de jeunes princesses vierges à féconder en dehors de notre ruche. C'est ainsi que nous participons au brassage génétique de notre espèce. Dans de nombreuses espèces animales, les mâles cherchent à féconder plusieurs femelles ; c'est l'inverse chez les *apis mellifera* : la diversité est assurée par la multiplicité des accouplements de la reine.



Le bulbe du pénis étendu, contenant le sperme
photo : Michael L. Smith (Wikimedia Commons)

En vérité, ce sont ces jeunes reines vierges qui nous recherchent après avoir assassiné des rivales potentielles qui pourraient compromettre leur prise de pouvoir dans la ruche. Comme elles émettent des phéromones sans ambiguïté la veille de leur vol nuptial, cela émoustille tous les mâles des alentours qui se retrouvent en « congrégation » (c'est le nom scientifique)

d'un grand nombre d'abeillauds dans une sorte de petit nuage qui se forme entre dix et quarante mètres au-dessus du sol. Lorsqu'une jeune reine rejoint ce petit nuage suant de testostérone, elle en épuise beaucoup en prenant de l'altitude... et la plupart des mâles meurent d'épuisement sans parvenir à l'accouplement. Donc restent, avec la jeune reine, une dizaine de mâles provenant de différentes ruches. Pour parvenir à nos fins, nous sommes dotés de petites griffes permettant d'agripper la reine pour faciliter l'introduction de notre pénis. Et quel pénis ! Un pénis inversé (*endophallus*) qui doit surgir violemment grâce à de terribles contractions musculaires. En même temps qu'il éjacule brutalement, le mâle se paralyse, le pénis se rompt, l'amant est projeté en arrière et ne survit pas. Le cadavre émasculé va tomber au sol pour nourrir des oiseaux insectivores. Terrible, non ? Tout cela en cinq secondes au maximum.

Ces étreintes tragiques se reproduisent à l'identique avec cinq à neuf mâles, ce qui permet à la reine de se constituer une spermathèque d'environ sept millions de spermatozoïdes qui lui suffiront pour procréer jusqu'à la fin de sa vie (environ trois ans) en état d'épuisement total. Lorsque les ouvrières sentent une baisse de régime de ponte, elles mettent en œuvre des cellules royales pour remplacer une reine vieillissante qui n'a alors d'autre choix que de quitter sa ruche avec un essaim pour fonder une nouvelle colonie.

Donc, une seule journée nuptiale dans la vie d'une reine et une seule jouissance pour un mâle qui ne survit pas. D'ailleurs la nature a fait en sorte que son phallus ne puisse se rétracter pour servir une seconde fois. Je laisse à chaque lecteur le soin de faire des extrapolations à l'espèce humaine.

Beaucoup de mâles ne sont pas appelés à ces orgies aériennes et funèbres car un vol nuptial ne peut avoir lieu qu'avec certaines conditions favorables : un essaimage récent, une température de 20 °C et

un vent très faible. Généralement, après le mois d'août, comme il n'y a plus d'essaimage, nos fonctions reproductrices ne sont plus sollicitées. Reste à survivre pour les *abeillauds* puceaux. Comme ils ne sont pas inféodés à une ruche (à la différence des ouvrières), ils peuvent vaquer d'une ruche à l'autre... pour chercher un complément de nourriture. Notre langue trop courte ne nous permet pas un butinage suffisant pour notre appétit. Il faut donc survivre avec les réserves de la ruche. Certains disent que nous sommes des pilliers. Autrefois certains apiculteurs cherchaient à nous éliminer comme des parasites dès le mois d'août, pensant naïvement augmenter leur récolte de miel par cette pratique génocidaire.

Il est vrai que début septembre, lorsque les fleurs commencent à se faire plus rares, pour augmenter les réserves de pollen et de miel, nos sœurs ouvrières tiennent le même raisonnement. Par un beau jour encore ensoleillé, alors que nous avons passé la journée à collecter quelques gouttes d'improbable nectar, le retour à la ruche est fatal. Notre tragédie touche à sa fin. Sur la planche d'envol, devant l'entrée de la ruche, les gardiennes nous interdisent de pénétrer. Beaucoup d'entre nous sont dans l'incompréhension de cette mesure d'expulsion et insistent. Mal leur en prend : ils sont immédiatement piqués sans pouvoir



Larves et œufs dans les alvéoles
photo : Waugsberg (Wikimedia Commons)

se défendre, faute de dard. Devant la ruche s'accumulent dans la soirée un tas de cadavres. Les œufs de mâles encore en gestation sont expulsés ou dévorés. Ceux



Un œuf d'abeille

qui se sauvent vont tenter de survivre quelques jours dehors avant de servir de repas à un frelon en maraude ou à une mésange... ou bien de succomber dans la fraîcheur d'une nuit d'automne.

Il n'y a pas un seul mâle dans une ruche en hiver. Pas de bouche inutile. La réserve de miel (de douze à quinze kilos) est vitale pour la survie de la colonie jusqu'aux premières floraisons de fin d'hiver. Nous pouvons le comprendre en nous convainquant que notre mort programmée est un sacrifice utile et nécessaire à la collectivité et à la pérennité de notre espèce.

Cette cruauté de la nature n'est rien quand j'apprends que des apiculteurs pratiquant l'insémination artificielle des reines pour garantir la pureté d'une espèce prélèvent notre sperme à la loupe binoculaire, avec une seringue, après nous avoir arraché la tête.

La reine Sylvette III sait bien que le secrétaire général de la CGAM sera bientôt exécuté sur ordre. Quelle ingratitude ! Adieu donc mes amis... et ruminez bien sur notre sort peu enviable !

*Pour le secrétaire général de la CGAM,
Le secrétaire particulier de Son Altesse
Royale, Sylvette III, reine de la ruche :
Michel GUILLERAULT-BONNET, apiculteur*

DE L'UTILITÉ DE LA BIODIVERSITÉ

À quoi sert la biodiversité ? Selon nos critères actuels, à rien. Elle n'est ni lucrative ni productive, et pourtant, sans elle, la vie sur Terre aurait disparu depuis bien longtemps. La nature, la vie sauvage, la biodiversité dans son ensemble rendent des services incommensurables mais totalement ignorés et appartiennent à un postulat : cela nous est bien dû à nous, créatures situées au sommet de la pyramide...

Nous concevons parfaitement la connectivité, l'interactivité, mais la symbiose et la biodiversité sont des notions qui nous sont totalement hermétiques. Des signes inquiétants de danger se sont manifestés depuis des décennies mais ils ne touchaient que les espèces « inférieures ». L'humanité a laissé continuer, dans la plus parfaite indifférence, ce processus qui s'est amplifié pour aboutir au résultat actuel. Aujourd'hui, le danger est proche et la politique de l'autruche n'est plus possible : ce ne sont plus les générations futures qui sont concernées mais déjà la nôtre. Une citation de John Maynard Keynes, économiste américain, nous montre l'origine fondamentale de notre comportement : « Nous serions capables d'éteindre les soleils et les étoiles parce qu'ils ne rapportent pas de dividendes ».

Une référence absolue sur ce thème : *Printemps silencieux* de Rachel Carson, un ouvrage des années 60, qui vient seulement d'être réédité. Elle y annonce déjà les conséquences dramatiques du comportement de l'homme sur la nature.

ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI...

Jean de la Fontaine n'avait certainement pas à l'esprit la biodiversité lorsqu'il a composé cette fable bien connue *Le lion et le rat* dont le commencement est ici de circonstance : « Il faut, autant qu'on peut obliger tout le monde, on a souvent besoin

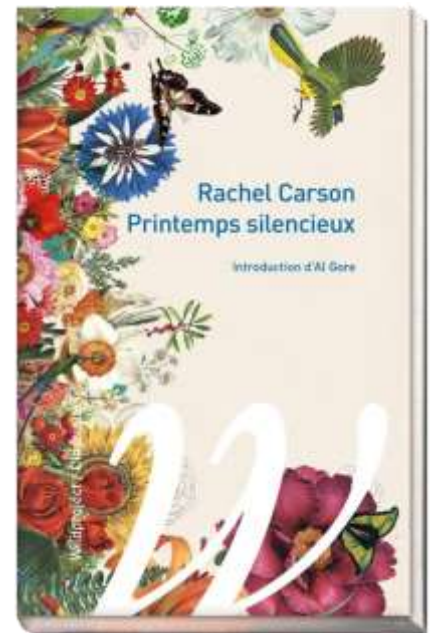
d'un plus petit que soi. » En voici les applications concrètes.

L'association insectes/plantes à fleurs remonte à l'époque du Crétacé pour s'épanouir jusqu'à nos jours. L'interdépendance est clairement démontrée. Pourquoi cet exemple ? Certains in-

sectes sont pollinisateurs et c'est grâce à ces derniers que les plantes à fleurs fructifient, nous permettant de nous nourrir. Nos lointains ancêtres d'ailleurs ne s'y sont pas trompés lorsqu'ils ont « domestiqué » les abeilles.

Puisque nous parlons d'abeilles, voici une anecdote en provenance de l'Himalaya. La production de pommes avait chuté de 50 % ces dix dernières années. L'usage intensif des pesticides avait causé la chute des effectifs des abeilles sauvages qui pollinisaient les pommiers. Les hommes ont alors dû faire l'opération à la main.

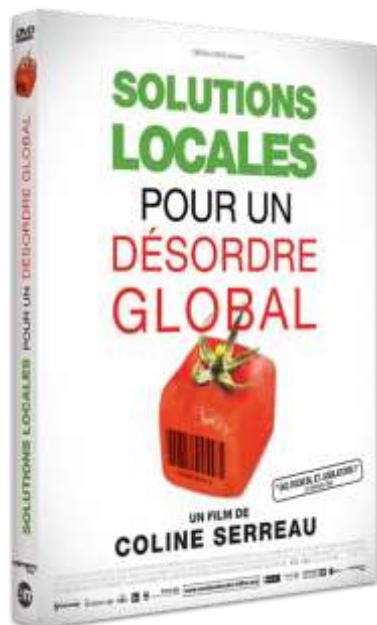
Une histoire de vers de terre à présent : en Inde, la production de thé a chuté car les sols étaient épuisés par l'agronomie. La réintroduction de vers de terre a permis de doubler la production dès la première année. Mais au fait, savez-vous combien il y a



de vers de terre à l'hectare en France ? 1,100 tonne. À titre de comparaison, sur une même surface, il y a 55 kilos d'homme et 2 à 3 kilos d'oiseaux. Il existe 170 espèces de vers de terre qui avalent 300 tonnes de terre par hectare. Ils apportent par là même une très grande partie des éléments nutritifs nécessaires aux

plantes. Mais leur « service » ne s'arrête pas là : ils préservent des crues grâce aux 5 000 km de galeries par hectare qu'ils creusent sous la terre et qui absorbent les eaux en cas de fortes pluies.

Solutions locales pour un désordre global, film documentaire de Coline Serreau est une référence sur le sujet des effets des pratiques agricoles sur la biodiversité.



UN RAPPORT RÉCENT PARTICULIÈREMENT ALARMISTE

La biodiversité est-elle si complexe que nous n'arrivons pas à en percevoir l'aspect vital ni le danger dans lequel nous nous compromettons par notre indifférence ? Certes, elle consiste en une association des combinaisons qui ne sont pas aussi élémentaires à nos yeux que l'air que l'on respire. Tâchons alors de rendre le concept plus simple. Premier exemple : l'air que nous respirons n'a pas de valeur marchande, il est là, nous environne et nous trouvons cela normal. Mais imaginons un instant que cet air disparaisse ou qu'il devienne « inconsommable ». Que deviendrions-nous ? Autre image possible : imaginons que nous, l'ensemble des créatures de la planète, nous soyons placés dans un véhicule en fragile équilibre au bord d'un précipice. Chaque

défection accentue le déséquilibre et nous mène TOUS à la chute.



WWF a établi un rapport sur les animaux sauvages qui est très inquiétant. Son constat : plus de la moitié des espèces animales a disparu en 40 ans. Les causes : deux sur trois sont d'origine humaine. (*)

Pourquoi s'en préoccuper ? Parce qu'ils sont justement la base de l'équilibre de notre vie, ils sont ces fameuses déflections qui nous mènent droit au précipice. Ils sont autant d'avertissements d'une menace réelle qui s'approche à grand pas.



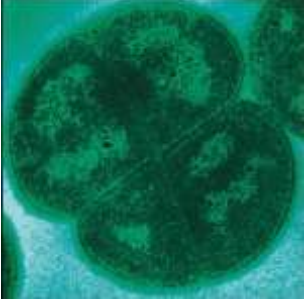
PRINCIPE DE LA BIODIVERSITÉ

Pourquoi la vie est-elle apparue et s'est-elle maintenue sur Terre ? Parce que notre planète était placée idéalement par rapport au soleil, certes, mais aussi parce que la biodiversité y a exercé « ses droits ». Lorsque l'on observe l'histoire de notre planète, on comprend que son évolution fut tourments, catastrophes, destructions et disparitions et pourtant, la vie y est toujours présente. L'expression « la nature a horreur du vide » en est une parfaite illustration. À chaque type « d'accident », la nature trouve une parade à l'aide de la biodiversité. Mais, si la biodiversité s'appauvrit, cette capacité à faire réapparaître la vie deviendra tout

* <http://www.wwf.fr/?3440/Face-au-grave-declin-de-la-biodiversite-planetaire-des-solutions-qui-restent-a-notre-portee>

simplement impossible car il n'y aura plus assez de potentiel : on arrive soit à un déséquilibre soit à une disparition.

Voici quelques exemples de l'action et de l'ingéniosité de la biodiversité pour nettoyer puis réactiver la vie :

<p>APRÈS UN INCENDIE</p>	<p>En cas d'incendie, certaines molécules, les karritines, contenues dans les graines, activent le processus de germination. Le feu a déclenché le début du « programme ». Les chênes-lièges disposent d'une écorce épaisse, non pas pour nous permettre de fabriquer des bouchons, mais pour se protéger du feu.</p>	
<p>APRÈS UNE MARÉE NOIRE</p>	<p>Lors des marées noires, une bactérie se nourrit du pétrole et nettoie par là même l'eau de mer. Il s'agit d'<i>Alcanivorax borkumensis</i>.</p>	
<p>APRÈS UNE POLLUTION AUX MÉTAUX LOURDS</p>	<p>On a pu déterminer qu'une plante pouvait nettoyer un espace contaminé par les métaux lourds. Cette plante a pour nom <i>Psychotria douarrei</i>.</p>	
<p>APRÈS UNE CONTAMINATION RADIOACTIVE</p>	<p>Une autre bactérie a également cette faculté de nettoyer un sol touché par la radioactivité. Il s'agit de <i>Deinococcus radiodurans</i>.</p>	

LA GRANDE ORTIE : BEL EXEMPLE DE BIODIVERSITÉ

Aujourd'hui une ennemie, elle avait une place de choix déjà au Néolithique. Elle est bio-indicatrice des sols riches en azote, en phosphore, en potassium. Elle signale la pollution par oxydes ferriques. Nombreuses sont ses vertus.

- Épuratrice : elle recycle nos déchets, capte les nitrates et les phosphates. Elle sert également d'engrais sous forme de purin.
- Alimentaire : elle est tonique et reminéralisante, elle stimule la lactation de

la vache, elle nourrit hommes et animaux. On l'utilise pour fabriquer des quiches, des soufflés, des soupes, de la confiture.



- Médicinale : elle est dépurative, anti-diabétique, tient à distance arthrites et rhumatismes, elle calme les hémorragies.
- Fibreuse : ses fibres sont utilisées pour fabriquer des torchons et elles entrent dans la coloration du linge en jaune soufre.



Chenille de petite tortue *Aglais urticae* – Vanesse de l'ortie
Photo : Tomasz Górny

Mais ce n'est pas tout, elle est une espèce hôte, une véritable cantine ainsi qu'une nurserie pour la faune. Elle abrite des papillons (paon du jour, vulcain, carte géographique, petite tortue, pyrale de l'ortie, vanesse du chardon, robert-le-diable, écaille chinée), les coléoptères, les charançons de l'ortie, les longicornes, les cicadelles, les *agromyzidae* ou punaises des orties, les psylles, l'apion, le puceron de l'ortie, l'*icneumon*, la *pisaura mirabilis* et l'escargot des bois. Que de monde, n'est-ce pas ? Une plante apparemment repoussante, surtout par ses moyens redoutables de défense, mais en réalité une véritable arche de Noé !

Tant que nous n'aurons pas compris l'importance du rôle de la biodiversité, le danger va continuer à courir, et le temps qui passe nous mène à un face à face qui sera bien difficile à gérer et qui échappera à notre contrôle.

Je conclurai ma défense de la biodiversité par une dernière citation, celle de Ian Mac Millan, ornithologiste américain qui en 1870 disait : « Il faut sauver les condors non pas parce que nous avons besoin de ces oiseaux, mais parce que nous avons besoin de développer les qualités humaines nécessaires pour nous sauver nous-mêmes. »

Par Laurence VACHER

QUELQUES QUESTIONS SUR L'ÉVOLUTION DE L'ÉTANG CHAPRON

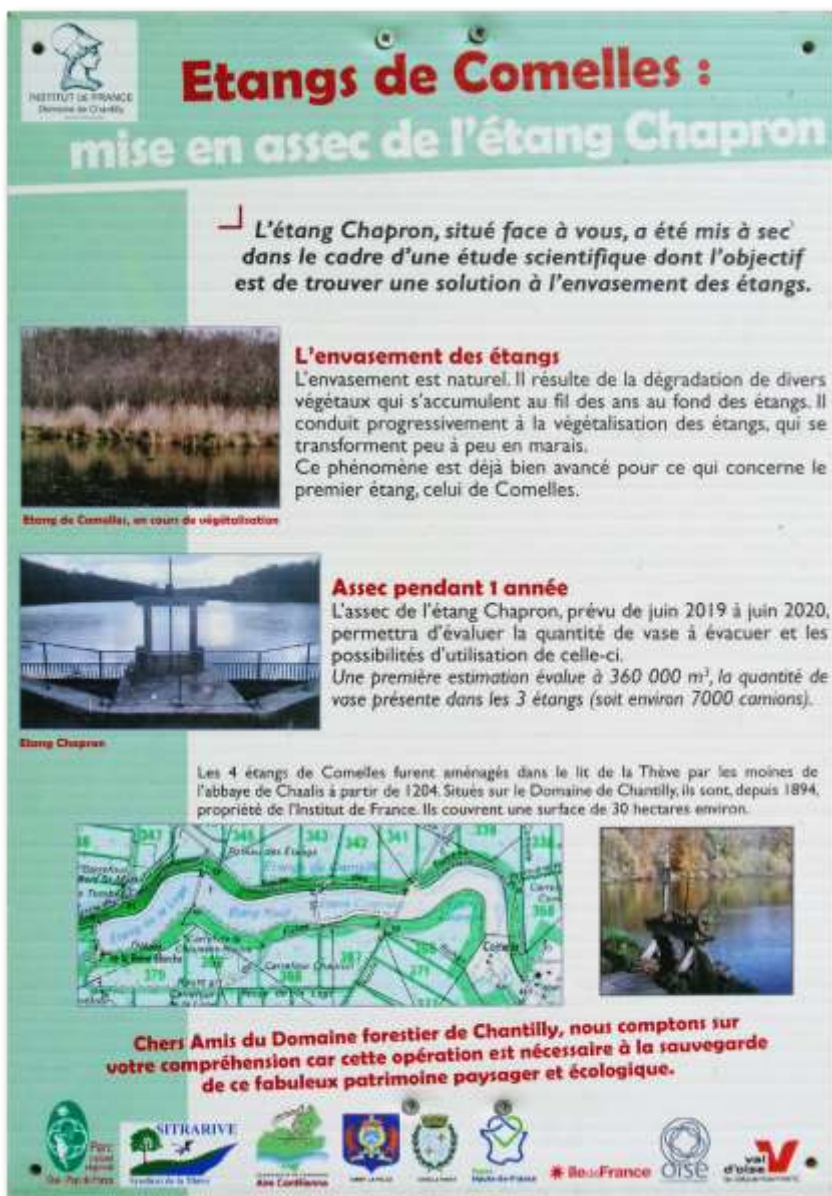
Le Parc naturel régional Oise-Pays de France (PNR-OPF) a organisé en janvier 2022 un chantier participatif de coupages des saules qui ont poussé dans l'étang Chapron et a appelé à réitérer l'opération en novembre.

Pour cette deuxième édition, l'affiche du PNR était ainsi rédigée :

« Suite à l'assec expérimental de 2019/2020 afin de trouver des solutions à l'envasement de l'étang Chapron, des saules ont poussé. Malgré leur intérêt écologique, il a été décidé d'en couper une partie. Un premier chantier participatif a eu lieu en janvier 2022 et nous vous en proposons un second.

Vous souhaitez participer à la restauration hydroécologique des étangs de Comelles, mieux connaître et comprendre les enjeux écologiques de ce site ? Deux rendez-vous sont proposés [...] Venez avec vos bottes [...], coupe-branches et paire de gants. »

Ainsi le PNR nous parle d'assec (assèchement artificiel) « expérimental » (effectué à titre scientifique, afin de permettre l'observation et de tirer des conclusions). Les responsables de l'opération ont l'air d'ignorer que faire des expériences sur des organismes vivants est extrêmement dangereux : on détruit les équilibres naturels qui sont toujours fragiles et instables et qui doivent constamment se réinventer, sans qu'il y ait forcément de réversibilité possible. Les essayeurs pensaient-ils que l'étang allait tranquillement demeurer inchangé, immuable, en attendant la remise en eau ? Si la nature a horreur du vide, elle a également horreur de l'immobilité. Le vivant évolue tout le temps, se modifie, s'adapte, de sorte que l'étang s'est



Affiche du PNR apposée en 2019, prévoyant la mise en assec de l'étang Chapron

d'abord transformé en une sorte de savane (essentiellement composée de salicaires) puis en saulaie. Sur toute la surface de l'étang, les saules ont poussé dru. Y a-t-il lieu de s'étonner que la végétation se soit abondamment développée sur un terrain à la fois humide et limoneux, donc fertile ?



Prolongement de l'assec en 2020

On nous dit que le but de l'assec était de « trouver des solutions à l'envasement de l'étang Chapron ». Ainsi cette expérience, menée sur une si grande échelle, n'avait même pas pour but de résoudre concrètement un problème, mais d'étudier (à grand frais, est-il besoin de préciser ?) la façon dont il faudrait procéder.

Il faut d'abord faire observer que l'envasement n'est pas propre à l'étang Chapron, mais à l'ensemble des étangs de Comelles, le premier en amont étant d'ores et déjà transformé en zone humide. Ensuite on ne comprend pas bien en quoi chercher des solutions au problème de l'envasement nécessitait de vider l'étang. Pour découvrir la hauteur de la vase ? Une sonde ne pouvait-elle suffire ? Pour en calculer le volume ? Une calculatrice devait permettre d'avoir une évaluation satisfaisante du volume à évacuer. Approximative, certes, mais vu l'ampleur de la tâche, on n'en était pas à quelques mètres-cubes près. Quoi qu'il en soit, tout le monde savait très bien que les étangs, non

entretenus depuis des décennies et des décennies, accumulaient des tonnes de vase qu'il faudrait évacuer vers un autre site. Comment ? Avec des pompes ? Des camions ? Et pour les transporter et les stocker où ? Donc plutôt que de payer des études pour constater l'évidence – un panneau sur le site annonce qu'« une première estimation évalue à 360 000 m³ la quantité de vase présente dans les trois étangs (soit environ 7 000 camions) » – pourquoi n'avoir pas réfléchi aux moyens techniques à mettre en œuvre pour résoudre le problème ? Nous voilà bien avancés ! Que nous a appris la mise à sec que nous ne sachions déjà ? Était-il besoin de vider l'étang de son eau pour tout simplement reconnaître notre impuissance face à l'ampleur du phénomène d'envasement ?



Mais puisque l'expérience a été menée en vue de « trouver des solutions », une question toute simple s'impose : les solutions ont-elles été trouvées ? Quelles sont-elles ?



On peut craindre que bien loin de permettre d'entrevoir un début de réponse, l'assec n'ait fait qu'accélérer le processus de disparition de l'étang en tant que tel et rende cette fois son curage, vu la prolifération de la végétation, définitivement invisable. Alors, faute d'autre perspective, on voudrait aujourd'hui restaurer l'étang, au moins partiellement, dans son état antérieur ? Est-ce qu'on peut y croire ? On n'est pas en Chine ! Aussi nombreux et dévoués soient-ils (il y avait quatre-vingts inscrits en janvier 2022 dont une vingtaine de défailtants pour cause de covid et autres empêchements imprévus), il est impossible avec des bénévoles de déplacer les montagnes comme le ferait Yukong avec des foules de travailleurs réquisitionnés pour la circonstance.

« Il a été décidé », nous dit-on, de couper une partie des saules « malgré leur intérêt écologique ». Qui a décidé ? Et en vertu de quelles bonnes raisons ? Ne valait-il pas mieux admettre et reconnaître que "le mal est fait" et qu'il est vain de vouloir revenir en arrière ? Pour la triple raison :

- qu'il est utopique d'espérer restaurer ce qui a été détruit,
- que de toute façon quand bien même on y parviendrait, le problème de l'envasement resterait entier (le fait d'avoir gagné 50 centimètres de profondeur

d'eau par le tassement et la minéralisation de la vase ne résout pas le problème, il ne fait que le repousser)

- et que, peut-être, de ce mal pouvait émerger un bien : maintenant qu'il y a des saules venus spontanément, n'était-il pas judicieux de se pencher effectivement sur leur intérêt écologique et éventuellement de réfléchir à ce que l'on pourrait en faire ? Pour le coup, il est certain qu'il y avait là un terrain expérimental absolument unique : où peut-on trouver ailleurs une saulaie naturelle d'une pareille surface ? Comment allait-elle évoluer si on la laissait se développer ?

Au lieu de cela, on nous a proposé un deuxième chantier, encore plus titanesque que celui du début de l'année, car de toute évidence depuis janvier, les saules qui n'ont pas été coupés lors de la première opération n'ont cessé de croître et embellir. Ce n'est plus Hercule au travail, c'est Sisyphe.



Plusieurs panneaux affirment : « Cette opération est nécessaire à la sauvegarde de ce fabuleux patrimoine paysager et écologique », cette phrase étant régulièrement reprise, sans que l'on sache désormais de quelle opération il s'agit : de l'assèchement de l'étang, de son curage ou du coupage des saules ? Formule incantatoire, destinée à nous faire accepter, voire approuver, ce qui a été fait. Et comme l'écologie est à la mode,



Novembre 2022 : saules restant à couper

l'appel du PNR joue sur cette corde sensible et nous promet de « mieux connaître et comprendre les enjeux écologiques de ce site ». Mais chausser ses bottes et s'armer de coupe-coupe nous permet-il de comprendre quoi que ce soit à ce qui se passe là, quand les responsables eux-mêmes donnent l'impression de ne rien maîtriser et de se lancer dans une fuite en avant (ou en arrière) ?

On n'a pas de véritable bilan du chantier de janvier : 56 % des saules de la rive droite ont été coupés, nous dit-on, mais qu'en est-il un an plus tard ? Que se passe-t-il du point de vue de la faune et de la flore dans les zones qui ont été épargnées ? Est-ce qu'on n'a pas à nouveau, par une deuxième intervention intempestive, perturbé un nouvel équilibre écologique qui s'était mis en place, sachant qu'il fallait à nouveau assécher pour pouvoir agir ? Pour gagner quoi ?

Et qu'en est-il des deux étangs en aval, l'étang Neuf et l'étang de la Loge, qui eux aussi sont à la limite de l'asphyxie ? Les interrogations, là encore, sont nombreuses.

Oui, sincèrement, on aimerait bien, comme nous le fait miroiter le PNR, « connaître et comprendre les enjeux écologiques de ce site ».

Par Jacqueline CHEVALLIER



UNE LIGNE, UNE GARE, UN VIADUC : TOUTE UNE HISTOIRE

L'arrivée du chemin de fer à Orry la Ville - Coye, c'est toute une histoire ! On peut remonter à l'Antiquité pour trouver les plus anciennes traces de "transports guidés", mais c'est au XIX^e siècle qu'apparaissent les trains à vapeur et que se développe le réseau ferré sur l'ensemble du territoire national, avant que le chemin de fer arrive enfin dans nos deux villages.

Commençons par quelques généralités

Lil s'en est fallu de peu que le chemin de fer nous ignore ! (Le terme "chemin de fer" est apparu en février 1825 par ordonnance royale. Le qualificatif "ferroviaire", lui, n'a été associé au terme "transport" qu'en 1911, pour bien le différencier des autres modes de transport).

Aujourd'hui, la présence du ferroviaire dans nos deux communes est un élément positif : comment dénier que l'arrivée de ce moyen de transport a pour beaucoup contribué à l'essor de nos deux communes ? (Pour plus de précision : dans ce texte, nous ne dirons Coye-la-Forêt que pour la période postérieure à 1929).

La décision par la Compagnie du Chemin de fer du Nord d'implanter une gare au milieu de la forêt répondait à une demande incessante de nos élus locaux (ceux de Coye ont été des plus insistants).



Le camping de la Reine Blanche

Quelques années plus tard, le chemin de fer augmenta sa capacité de transport avec



une offre de déplacements plus étoffée en fin de semaine.

Le village de Coye possédait beaucoup d'atouts : sa proximité avec Paris, son cadre reposant, sa forêt, les étangs de Comelles avec la possibilité de s'y adonner à la pêche, ses allées pour s'évader le long des étangs et de la Thève. Avec l'arrivée des congés payés, s'y ajouta la baignade du pont Mandrou (du nom de Guillaume Mandrou de Villeneuve, maire de Coye de 1789 à 1792), on y autorisa un camping :

le camp de la Reine Blanche. Aujourd'hui, il n'en subsiste plus aucune trace.

Les guides touristiques Joanne furent les premiers à parler de Coye. (*Hachette en 1853 avait créé la revue « Bibliothèque des chemins de fer » ; en 1860, son directeur, Joanne, en prend le contrôle et publie sous son patronyme le premier guide touristique en langue française ; depuis 1911 ce guide perdure, nous le connaissons sous le nom de « Guides bleus »*).

La Compagnie du chemin de fer du Nord leur emboîta le pas en réalisant des affiches comme celle ci-contre, pour y vanter les charmes de notre village. Plus tard la SNCF en fera réaliser d'autres un peu "relookées" vers 1960.

Cet engouement déboucha sur la construction d'hôtels (fin XIX^e - début XX^e siècle) : celui proche de la gare, dit « château du Regard » (*aujourd'hui détruit*), et d'autres situés dans Coye, ainsi que de luxueuses villas, dans le Clos des Vignes, dans la Côte de Bellevue et d'autres au sein du village, sans oublier le Moulin des Bois et le domaine des Trois châteaux (*celui de l'Hermitage construit en 1900 a été habité par Paul Decauville, industriel dans la construction de matériel pour les compagnies de chemin de fer*).

Avec l'arrivée des congés payés, des constructions au standing plus modeste fi-



Château "Le regard"

rent également leur apparition : un exemplaire de ces "bungalows" était encore présent il y a quelques années à côté du marché (*aujourd'hui, s'y trouve un ensemble de petits appartements*).

Vers 1900, le nombre des emplois locaux commençant à s'amenuiser, les Coyens devaient penser à chercher un emploi hors du village. Avec la présence du chemin de fer, c'est tout naturellement vers Paris qu'ils s'orientèrent. On estime qu'à cette époque une trentaine de nos concitoyens tentèrent l'aventure ! En 1908, treize trains, tous omnibus, desservait la gare d'Orry la Ville-Coye, ils mettaient environ 53 minutes pour rejoindre la Gare du Nord, sachant qu'il y avait moins de gares à desservir à cette époque qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est environ 5000 personnes qui passent par cette gare, desservie par une soixantaine de trains, omnibus ou directs.

Origine assez ancienne du "transport guidé"

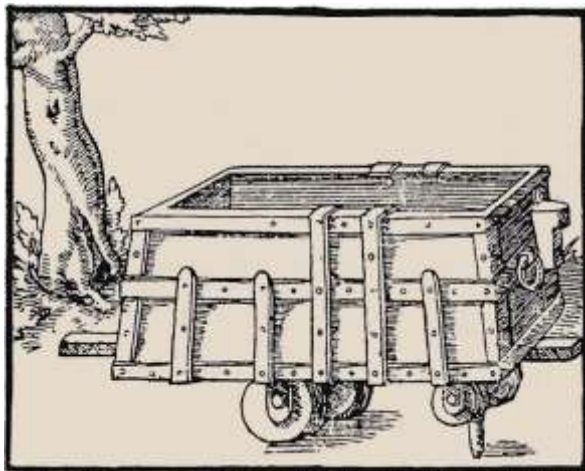
Le terme de "transport guidé" s'applique aux mouvements se déplaçant d'un point A vers un point B par guidage des roues placées dans des ornières comme le feront plus tard les tramways (*la hantise des cyclistes*).

On a retrouvé en Grèce des traces prouvant l'existence et l'utilisation de ce principe de locomotion dès le VI^e siècle av. JC. Les navires passaient de la mer Ionienne à la mer Égée en utilisant cette technique. Sur l'isthme de Corinthe on trouve une voie

empierrée d'une longueur de six kilomètres sur laquelle deux ornières parallèles avaient été creusées (*ce chemin est connu sous le nom de « chemin dallé et guidé de Diol Kos »*). Des navires posés sur des chariots traversaient l'isthme guidés par ces ornières. La force motrice était humaine, de grosses pierres reliées à un système de poulies faisaient office de contre-poids pour soulager les hommes dans cette tâche.

C'est Néron qui mit fin à cette pratique, il donna le premier coup de pioche (*la légende dit qu'elle était en or...*) à ce qui devait devenir le canal de Corinthe. Ce n'est qu'en 1894 que le Notre-Dame-du-Salut, un navire français, emprunta (*il fut le premier*) ce canal enfin réalisé.

Les Romains utilisèrent cette technique, plus particulièrement sur les routes en terrain pentu bordé de précipice, pour sécuriser les convois afin d'éviter leur chute dans les ravins.

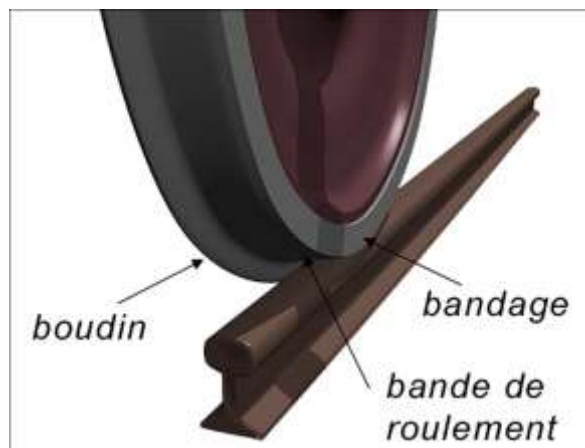


Chien de mine

En France, la trace des transports guidés est établie par des gravures vers 1550 dans les mines de Leberthal en Alsace (*ci-dessus la gravure d'un véhicule de l'époque*). En dehors de ces croquis du XVI^e siècle, on ne trouve pas de traces concrètes de ce type d'exploitation.

Cette technique a beaucoup évolué au cours des siècles. Dans le fond des ornières, on commença par placer une forme assez grossière en bois, sorte d'ébauche de

nos rails actuels (réduction des frottements d'où augmentation des masses remorquées et réduction du bruit). Par la suite ils seront réalisés en fonte, mais jugés trop fragiles. À la fin du XVIII^e siècle (1789), l'anglais Jessop met au point le rail en acier, il en modifie le profil, lui donne cette forme de champignon et l'adapte pour se servir des roues utilisées dans les ornières qui possédaient déjà une petite amorce de boudin. Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que Stephenson sortira le rail de son ornière afin de le positionner sur des traverses pour l'utiliser comme il l'est encore aujourd'hui. (*Voir le croquis ci-dessous*). Pour cela, il a effectué le reprofilage de la table ou bande de roulement, en lui donnant une forme légèrement conique. Ce qui a eu pour effet d'améliorer le guidage entre les deux files de rails en ligne droite. Il a redessiné le profil du boudin qui sert au guidage dans les courbes et les aiguillages en limitant sa hauteur à 30 millimètres avec une épaisseur maximum de 32 millimètres pour des raisons très techniques.



De quand datent les premiers trains ?

Rendons-lui cet honneur, c'est à la Grande-Bretagne que nous devons au début du XIX^e siècle la mise en avant de ce mode de transport ferroviaire mû par la vapeur.

Cependant cette maîtrise de la vapeur, nous la devons à la ténacité d'ingénieurs français : Denis Papin, en 1690, mit au point la première chaudière à vapeur tubulaire

permettant d'actionner un piston, invention qui servira de base à toutes les machines à vapeur construites par la suite, et Joseph Cugnot réalisa le premier véhicule automobile à vapeur, « le fardier », en 1770.

C'est en 1804, que l'ingénieur Richard Trevithick effectua le premier essai : faire circuler un prototype de tracteur à vapeur

(image ci-dessous). Il a atteint la vitesse de 8 kilomètres à l'heure avec une charge remorquée de 20 tonnes. En 1808, il récidiva avec une nouvelle locomotive qu'il baptisa *Catch-me-who Can* (M'attrape-qui-peut), qui tirait des wagons, constituant ainsi ce que l'on considère comme étant le premier train à vapeur. C'est George Stephenson qui, en 1829, équipa d'une chaudière tubulaire une locomotive appelée *The Rocket* (La fusée) laquelle atteindra la vitesse de



20 kilomètres à l'heure en remorquant une charge de 13 tonnes. La même année, Stephenson atteignit avec une machine haute-pied (locomotive sans masse remorquée) la vitesse de 40 kilomètres à l'heure (il avait légèrement modifié la cheminée pour en augmenter le tirage, d'où un gain de puissance conséquent). Il fut choisi pour développer la première ligne commerciale en Angleterre. C'était parti pour le développement de ce moyen de transport de masse.

[...] En 1813, il fit construire la première locomotive à roues adhérentes, le premier train de voyageur circula en 1825. C'est le début de l'industrialisation en Europe. Page suivante la *Puffing Billy*, locomotive à adhérence ; on perçoit déjà l'évolution de la forme des machines à venir...

Et pendant ce temps en France, que se passe-t-il ?

En quelques dates, la construction du réseau ferré français :

En 1814, l'ingénieur Moisson-Desroches présenta un projet de création de voies ferrées à l'empereur, mais ce dernier avait d'autres préoccupations... il n'était pourtant pas homme à ignorer, à minimiser l'intérêt que pourrait lui apporter cette technique... (Il avait échafaudé tellement de plans, de projets pour envahir sa vieille ennemie : l'Angleterre !).

En 1827 est construite une première ligne hippomobile de 21 kilomètres entre Saint-Étienne et Andrieux pour le transport du charbon. (Ces lignes spécialisées au transport des marchandises seront appelées « les canaux secs », elles entraînent directement en concurrence avec les voies d'eau).

En 1837 est ouverte la première ligne de voyageurs longue de 19 kilomètres entre Paris et Saint-Germain-en-Laye (ils seront 18 000 à emprunter ce train le jour de l'inauguration).

Ces tronçons de lignes ont été construits à l'initiative de groupes privés, ils s'implantaient de façon anarchique à proximité des centres industriels : mines, carrières... et de quelques villes.

En 1841, une première ligne de 140 kilomètres relia la France à la Suisse entre Strasbourg et Bâle, toujours exploitée à ce jour.

Entre 1827 et 1842, seulement 569 kilomètres de voies ferrées seront construits ; c'est peu, comparé à l'Angleterre qui en totalisait déjà plus de 4 500.



Photographie de la Puffing Billy au travail (mine de charbon à Wylam, 1862) – Science Museum Group Collection
© The Board of Trustees of the Science Museum

L'État français comprend l'enjeu économique du développement d'un réseau ferré. Il décide donc de l'organiser et d'en définir l'architecture. Il en confiera la construction et la gestion à des groupes financiers et industriels... qui en assumeront les risques !

Les compagnies de chemin de fer seront créées sur ces bases (*celle du Nord le sera en 1845, par James Rothschild*).

Ce réseau de voies ferrées, que nous connaissons encore aujourd'hui sera appelé : l'étoile de Legrand, du nom de l'ingénieur chargé de cette mise en œuvre. Le schéma prévoit 9 axes principaux qui partiront tous de Paris vers les frontières terrestres et les façades maritimes, (*derrière cette configuration, il y avait à*

l'esprit le déplacement des armées en cas de conflit). Des lignes transversales les relieront entre elles pour un maillage complet de l'ensemble du territoire français. La carte ci-contre dévoile la faible importance du réseau ferré en 1844.

Les grandes gares parisiennes se construisent, celle du Nord (à l'époque on disait « embarcadère ») le sera en 1845, par Léonce Reynaud. Elle fut remplacée entre 1861 et 1866 par la gare que nous connaissons encore aujourd'hui (*du moins pour ce qui concerne la façade extérieure*), que nous devons à l'architecte Hittorff. (*L'ancienne façade de l'embarcadère de la gare du Nord a été démontée et a servi à la construction de la façade de la gare de Lille*).

à suivre...



Par Michel RIGAUX† et Carole VÉDRINES†

FRANÇOIS MAURIAC ET VÉMARS

La municipalité de Vémars a acquis la vieille maison du Val d'Oise où François Mauriac, né dans le Bordelais, passa la dernière partie de sa vie. Elle y a installé la mairie et le "musée François Mauriac" qui conserve le modeste décor du cabinet de travail où l'écrivain rédigea ses dernières œuvres.

[...] **I**l serait faux de penser que la région [de Vémars] ait pu être pour lui une importante source d'inspiration : si l'on reprend l'essentiel de son œuvre, on constate que, tout au plus, il y a puisé à deux reprises le nom de ses personnages. C'est tout d'abord en 1921 *La Paroisse morte* où nous voyons Lucie Montmélian tenter de consoler Geneviève en l'entourant de sa profonde affection.



C'est ensuite en 1923 *Le Fleuve de Feu* où François Mauriac nomme "Madame de Villeron" et "Gisèle de Plailly" les principales héroïnes.

Villeron, c'est la plaine céréalière ; Plailly c'est le bourg du Valois ; Montmélian, c'est la butte-frontière de la Vieille France.

Est-ce à dire que, dès cette époque, François Mauriac éprouvait déjà un certain attachement pour cette région ? On pourrait en douter. Il est pourtant indéniable que ses premières grandes vacances de 1922 à Vémars ont été déterminantes en lui faisant découvrir l'ambiance dans laquelle vivait sa jeune épouse, les paysages que les ancêtres de sa belle-famille avaient contribué à modeler. ⁽¹⁾

[...] Toute en profondeur, cette passion sans borne de François Mauriac pour Jeanne Lafon devait obligatoirement l'amener à approfondir sa connaissance du milieu dont elle était issue.

« *La maison de Vémars* ⁽²⁾ avec les meubles et les vieux portraits de la rue Vézelay, est devenue très confortable et très jolie. » ^[A]

Mais Vémars, c'est aussi cette terre de la Vieille France, cette plaine féconde que, depuis le début du dix-septième siècle au moins, les Bouchard dont Jeanne descend ont administrée et cultivée.

Nourri de cette sève brûlante qu'il a abondamment tirée du tréfonds de son terroir bordelais, il est très sensible à la profondeur des racines de sa belle-famille. Il n'en dit que peu de choses, car sa vraie référence, sa seule source d'inspiration, c'est sans conteste sa Guyenne, sa forêt, sa lande, son vignoble. [...]

On a écrit qu'il s'était servi de Paris comme d'un repoussoir social et moral. On a dit aussi que, relativement péjoratif pour les paysages et le climat



Château de la Motte vers 1935

de l'Île-de-France, il a surtout usé du contraste lui permettant de mieux vanter son terroir d'origine. Cela n'est pas si simple. [...]

Dans ses jeunes années, c'est surtout la pluie qu'il déteste et [qui] dicte ses états d'âme [...] Mais François Mauriac est de plus en plus sensible aux subtils parfums de l'Île-de-France. [...] Son amour inconditionnel de la nature en fit un ardent défenseur. C'est la « *campagne empoisonnée d'engrais* » qu'il défend dès 1923, cette « *terre industrialisée* », « *cette immense plaine issue d'antiques défrichements* ». « *Aucune trace ne subsiste de la forêt primitive, hors les ronces, des haillons de feuilles aux talus de la route.* » (1944) [B]

Il s'apitoie sur cette terre cultivée par des immigrés aux « *joues fouettées de ce rose enfantin de Renoir* », ces charretiers aux « *yeux de myosotis, graines de Flamand ou de Polonais* », cette terre livrée « *au génocide des agriculteurs* ». Il décrit cette campagne « *dont les traits se sont lentement effacés depuis cinquante ans que je les connais : il y avait autrefois dans la plaine des avenues de vieux poiriers qui ont fini par être tous abattus.* »

« *La campagne chez nous n'existe plus. Pendant des siècles elle a régné au cœur même d'une ville comme Paris, cernée de bois, pleine de jardins et d'oiseaux.* » [C]

« *Et puis l'autoroute vient de surgir* », cette brèche en diagonale dans la campagne, qui permet, comme l'observe Claude Mauriac, de découvrir Vémars... à l'envers. Du haut de la Motte, François Mauriac observe « *la file immobilisée des voitures, chenille processionnaire* » (1966) [C], cette « *chenille noire des voitures* » que son regard suit de son cabinet de travail du dernier étage (1968) [D]. Cette agression, après celle des poteaux et des pylônes (1944), ne le révolte pas à l'extrême. Dès avant la Guerre mondiale, il écrivait : « *Contre la dispersion de nos journées, la seule ressource serait de créer des zones de silence à la campagne dès que ce sera possible.* » [E] C'est en effet l'attaque sonore qui lui paraît la plus dangereuse.

C'est d'abord l'agression par les airs de Malagar ⁽³⁾ dont la quiétude a été violée par « *les ennemis mortels de nos vieilles demeures* » qui viennent « *au-dessus d'elles franchir le mur du son* » (1966) [C]. Payer un tel prix le beau temps et le ciel pur lui est intolérable, et le retour à Vémars [avec] « *le modeste vacarme actuel, celui d'un voisin qui, tout le jour, tape sur une tôle* » lui paraît très acceptable. « *Je souffre moins ici que dans mon Malagar ébranlé par les "bangs"* » (21 juillet 1967) [C].

Mais il pense depuis longtemps que la Vieille France sera, à terme, sacrifiée à l'inévitable explosion démographique de Paris : le jardin est situé « *trop près de Paris pour ne pas être condamné [...]* Ces hêtres séculaires, je les sais aussi éphémères que moi... » [C].

En réalité, la véritable attaque viendra des études officielles d'urbanisme « *...sur un plateau très peu peuplé : entièrement affecté à l'agriculture, où l'implantation du nouvel aéroport couvrant environ 3000 hectares est possible moyennant la destruction d'une seule ferme* » (Ascension 1966) [C].



Vue aérienne vers le sud, Vémars est au premier plan.
Au fond, l'Aéroport Paris-Charles-de-Gaulle

François Mauriac s'insurge : détruire la ferme des Mortières soit, mais le bruit, mais les nuisances ?

« Et ma maison ? Et mon jardin ? »

» Le jardin où c'est le loriot cher à Claude qui, à l'aube, me réveille, où le coucou a chanté hier, où le rossignol est un peu transi encore... ce jardin qui, avec d'autres, entoure notre village de sombres frondaisons... » ; « ...mon jardin... Je croyais sa destruction assurée par le futur aéroport de Roissy en France. Voilà qu'une chance de survie lui est donnée... Notre vieux jardin règne au centre même de la région promise à l'enfer... Les zones de bruit, Mauregard, Mesnil-Amelot, Louvres, Roissy, etc. » [C]

Cette crainte l'obsède : « ... au moment de regagner mon jardin au nord de Paris... c'est de cette maison et de ce jardin qu'il s'agit, voués à la destruction comme d'ailleurs la campagne qui les entoure... mais ma campagne a la vie dure... Celle-ci eût tenu le coup longtemps encore, si sa fin n'était pas inscrite dans la volonté des hommes... Aménager le territoire, c'est atteindre son âme même dans ces paroisses mortes où Péguy entendit sa dernière messe...

Il n'est pas une pierre en Île-de-France et pas un arbre qui puisse être touché sans respect ». (Juillet 1966)

Puis un an plus tard : « Les derniers jours d'un condamné... c'est à ce jardin du Val d'Oise que je songe... » [C]

Il est presque surpris que ce sursis se prolonge : « Retour au bercail, étonné de tant de paix et de silence... Me voilà dans le jardin qui m'est cher depuis que je le sais condamné... » [C]



Vémars vers 1960



Le musée François Mauriac, situé dans le château de la Motte, partage son espace avec la mairie de Vémars : 5, rue Léon Bouchard, 95470 Vémars – photo : P. Poschadel

Mais la réalisation de l'aéroport se précise : « Quelle douceur ! Mais moi je songeais... Nous nous sommes arrêtés comme d'habitude à Épiais chez un éleveur de poulets à qui nous achetons des œufs. Il devra avoir vidé les lieux le 1er décembre. » [C]

Notre écrivain ne peut ôter de son esprit l'idée que, bientôt, il faudra fuir cet « enfer » :

» ...Un beau jour serein de septembre. Tout est calme. Aucun avion dans le ciel, précurseur de ceux qui, dans trois ou quatre ans, doivent inmanquablement nous chasser de Vémars ». (12 septembre 1969) [C]

Aussi François Mauriac aura-t-il, de sa propre plume et peut-être sans s'en rendre vraiment compte, exprimé les progrès de son attachement à cette Vieille France dans laquelle, cinquante ans plus tôt, il se sentait exilé. [...] Et le petit parc de Vémars est alors le cadre idéal de sa méditation, le chant des oiseaux que son âme de poète décuple en est le meilleur accompagnement.

[...] Il connut Paris, les salons et leurs intrigues, le "Tout-Paris" en un mot, et ne s'y intégra que par force.

Il associa sa vie à celle de Jeanne Lafon [...]. Grâce à elle, il découvrit la Vieille France, la grande plaine, le sombre horizon boisé du Valois, l'humidité, le soleil blafard, qu'il n'apprécia que progressivement. [...] L'écrivain vieillissant apprécia de La Motte le parc délicieux, paisible et frais, les allées ombragées propres à la méditation et les vieilles pierres vierges de tout souvenir personnel. C'est dans ce cabinet sous les toits, exposé au soleil levant et protégé des bruits, c'est dans cet espace neutre à souhait qu'il rechercha le souvenir intact de l'adolescent qu'il fut.

Ce poète à la vie intérieure si intense, ardent défenseur de la Nature, attentif aux chants des oiseaux, trouva dans ce jardin du Val d'Oise, avec une quiétude salubre, le tête-à-tête avec son Dieu qui, doucement le rappelait. N'est-il pas normal que François Mauriac ait recherché dans la fraîche argile de Vémars son ultime retraite ?

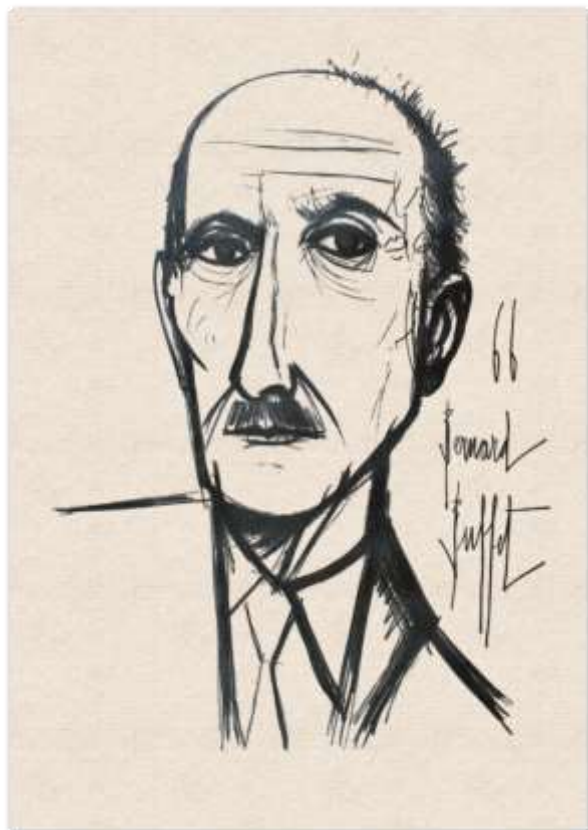


Le bureau de François Mauriac au château de la Motte
photo : Yvette Gauthier

¹ La jeune femme que François Mauriac épousa en 1913 s'appelait Jeanne Lafon. Elle descendait, par sa grand-mère maternelle, de la famille Bouchard.

² La maison de Vémars fut celle de sa belle-mère avant que Mauriac en fasse l'acquisition en 1950.

³ Le domaine de Malagar, propriété familiale de Mauriac, est situé à Saint-Maixant dans le département de la Gironde.



François Mauriac – Lithographie de Bernard Buffet

Références bibliographiques des passages cités

[A] *Lettres d'une vie*, recueillies et présentées par Caroline Mauriac - Paris, éd. Grasset, 1981

[B] *Le cahier noir* - Paris, éditions de Minuit, 1943

[C] *Le nouveau Bloc-notes*, 1965-1967 - Paris, éd. Flammarion, 1970

[D] *Le dernier Bloc-notes*, 1968-1970 - Paris, éd. Flammarion, 1971

[E] *Journal III* - Paris, éd. Grasset, 1940.

Jean GOLINELLI, président de l'association
« Mauriac en Île-de-France » (1988)

PAISIBLE TRISTESSE D'UNE SOIRÉE D'HIVER

Ce matin-là, le soleil émergeait de l'horizon et le ciel qui ne captait pas encore ses rayons commençait à virer du noir au bleu de Prusse profond. J'émergeais du sommeil, éblouie par le spectacle quotidien que l'azur réserve aux lève-tôt : la lune en dernier quartier trouait à l'est le firmament, pointant l'extrémité de son croissant vers la tache jaune de la station

spatiale internationale qui tournait, non scintillante pour se différencier des étoiles. Le nez en l'air, je m'interrogeais : l'avenir de mes petits-enfants est-il là-haut ? Est-ce que, comme l'affirmait le physicien Stephen Hawking, l'homme est déjà condamné à quitter une Terre qu'il est en train de détruire ? Ce sera sans moi et dans mon for intérieur, je me remémorais Rabindranath Tagore s'adressant à Dieu

« Ton aube touchera mon cœur de ses feux
et mon voyage commencera sur son orbite de triomphante souffrance. »

Le jour se lève. Demain le soleil montera au-dessus des toits d'en face, y trouverai-je encore le goût de la vie ?

Au Jardin des plantes de Nantes déserté par les enfants, il fait bon ce soir, un moment paisible avant que le Jardin ne ferme. Assises toutes deux sur un banc, Katherina me raconte :

— Ma vie, c'est la Manu (*), j'habite toujours à côté. Ma mère était polonaise, elle est venue en France pour le travail et c'est à la Manu qu'elle l'a trouvé. Elle était à l'atelier des cigares, c'était dur, les ouvrières ne gagnaient pas beaucoup mais il y avait une crèche et ma mère m'y déposait chaque matin.

Elle raconte son embauche à quinze ans, sa rencontre avec Marek qui était stérile pour avoir travaillé trop jeune dans les mines de charbon de Pologne.

— Tu sais, dit-elle, j'ai souvent pleuré de ne pas avoir d'enfants mais c'était une chance, nous n'avions pas d'argent.

Elle raconte le don fait aux ouvriers d'un terrain pour qu'ils puissent construire leur maison.

— Marek savait tout faire, c'est lui qui l'a construite, tout seul.

Elle dit le drame que fut pour les ouvriers la fermeture de la Manu, les embauches temporaires qui suivent, la terrible maladie de son mari que l'on a dû mettre en institution médicalisée.

— Il venait d'avoir sa retraite, il aurait pu profiter et moi aussi, mais maintenant, comme j'ai la maison, l'hôpital prend la retraite de Marek et la moitié de la mienne.

Pas de mots hostiles, elle n'accuse personne, elle détache un à un les feuillets de sa vie, sourit lorsqu'ils furent heureux, s'en détache quand elle n'a pu les vivre comme elle



TRÉSORS CACHÉS DE NOS ADHÉRENTS

l'aurait souhaité. Elle évoque combien la solidarité ouvrière leur a permis de se construire une conscience fraternelle.

Curieux, comme parfois la conscience fraternelle vous vient à partir d'un tout petit geste. À la Résidence, les repas du soir se font en petit comité, six ou sept personnes, une table, un cuisinier, deux « Étoiles » au service de la table : ce soir-là, Andromède et Cassiopée. Comme toujours, repas vite expédié sauf pour moi qui, arrivée en retard, me débats avec ma salade. Quand j'arrive au dessert, les autres ont fini. Andromède est venue la première, prendre une chaise et bavarder pour me laisser le temps de finir mon repas avant que les autres ne s'en aillent. Cassiopée arrive peu après, elle a rangé la vaisselle et mis la machine en route. Andromède nous parle de ses relations avec son chat, son affection pour lui, le déchirement à sa mort qui l'a fait renoncer à lui trouver un successeur. Sujet universel que l'animal de compagnie : on aime ? On



La Cigarière – Manufacture des tabacs – Nantes
œuvre du sculpteur Jacques RAOULT

n'aime pas ? Chacun a quelque chose à dire, la mayonnaise prend, ce sera bref mais intime et vrai, le temps pour moi d'achever tranquillement mon repas, quelques instants d'un échange sans retenue et notre rituel de fin de dîner – « Bonne nuit, dormez bien, soyez heureux ! » – était plein de fraternité ce soir-là. Merci les « Étoiles » !

Par Colette TOURNÈS

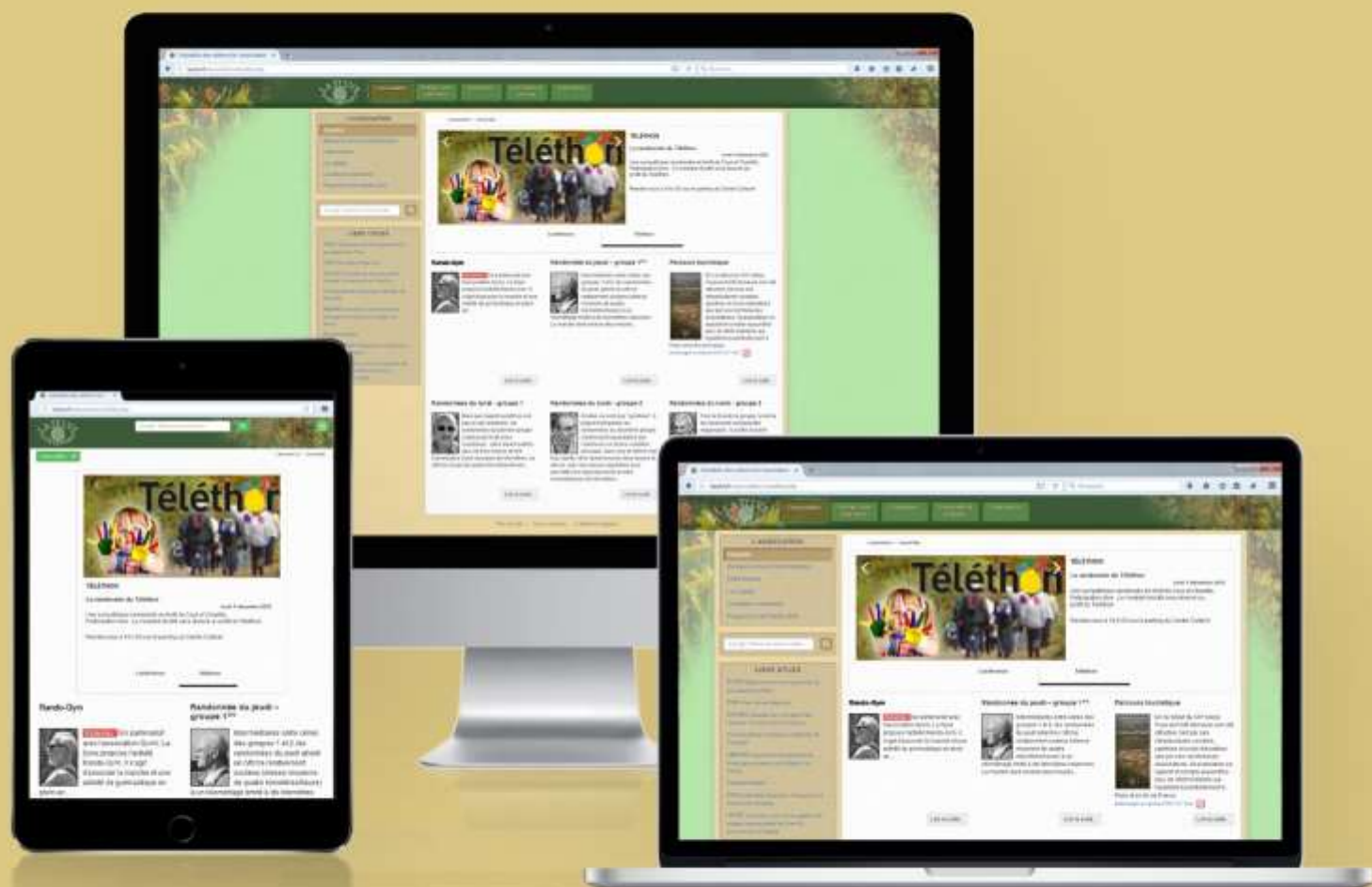


* La Manufacture des tabacs de Nantes a été inaugurée en 1864 et fermée en 1974. En pleine activité, elle employa mille sept-cents ouvriers, dont neuf sur dix étaient des femmes, préférées pour leur habileté manuelle et parce que leur salaire était la moitié de celui des hommes.

TÉLÉCHARGER L'ENSEMBLE DES PETITES CHRONIQUES DE LA SYLVE SUR LE SITE <http://www.lasylve.fr> À LA RUBRIQUE "PUBLICATIONS"



Retrouvez dès à présent toute l'actualité de l'association, mais aussi son histoire ainsi que ses réalisations passées, inscrivez-vous en ligne aux randos+, téléchargez l'ensemble des petites chroniques déjà parues ou commandez en ligne les fascicules des *Éditions de la Sylve*.



Plan du site

L'association

- Actualités
- Bureau & conseil d'administration
- Notre histoire
- Les statuts
- Conditions d'adhésion
- Programme de l'année 2021

Protéger notre patrimoine

- Sentier botanique
- Alliaire officinale
- Herbe à Robert
- Épilobe Hirsute
- Salicaire commune
- Échange de plantes
- Source du bois Brandin
- Plante invasive
- Actions réalisées par le passé
- Protection des batraciens
- La section jardinage
- Protection du petit patrimoine
- Nettoyage de la nature
- Grande Consoude
- Sureau noir
- Tilleul à feuilles en cœur
- Hêtre commun
- Beladonne

Randonner

- Randonnées du lundi
 - 1^{er} groupe
 - 2^{ème} groupe
 - 3^{ème} groupe
- Randonnées du jeudi
- Rando +
- Grande randonnée annuelle

Transmettre & partager

- Conférences mensuelles
- Année 2022
- Année 2021
- Année 2020
- Année 2019
- Année 2018
- Année 2017
- Année 2016
- Année 2015
- Année 2014
- Année 2013
- Année 2012
- Expositions
 - La Sylve fête ses 20 ans
 - Histoire de nos jardins
 - Gravures & cartes postales anciennes
 - Papillons - Insectes
 - Les anciens métiers de la forêt
- Voyages (thalasso)
- Pique-nique
- Sorties mycologiques

Publications

- Parcours touristique
- Petites chroniques
- Fascicules

